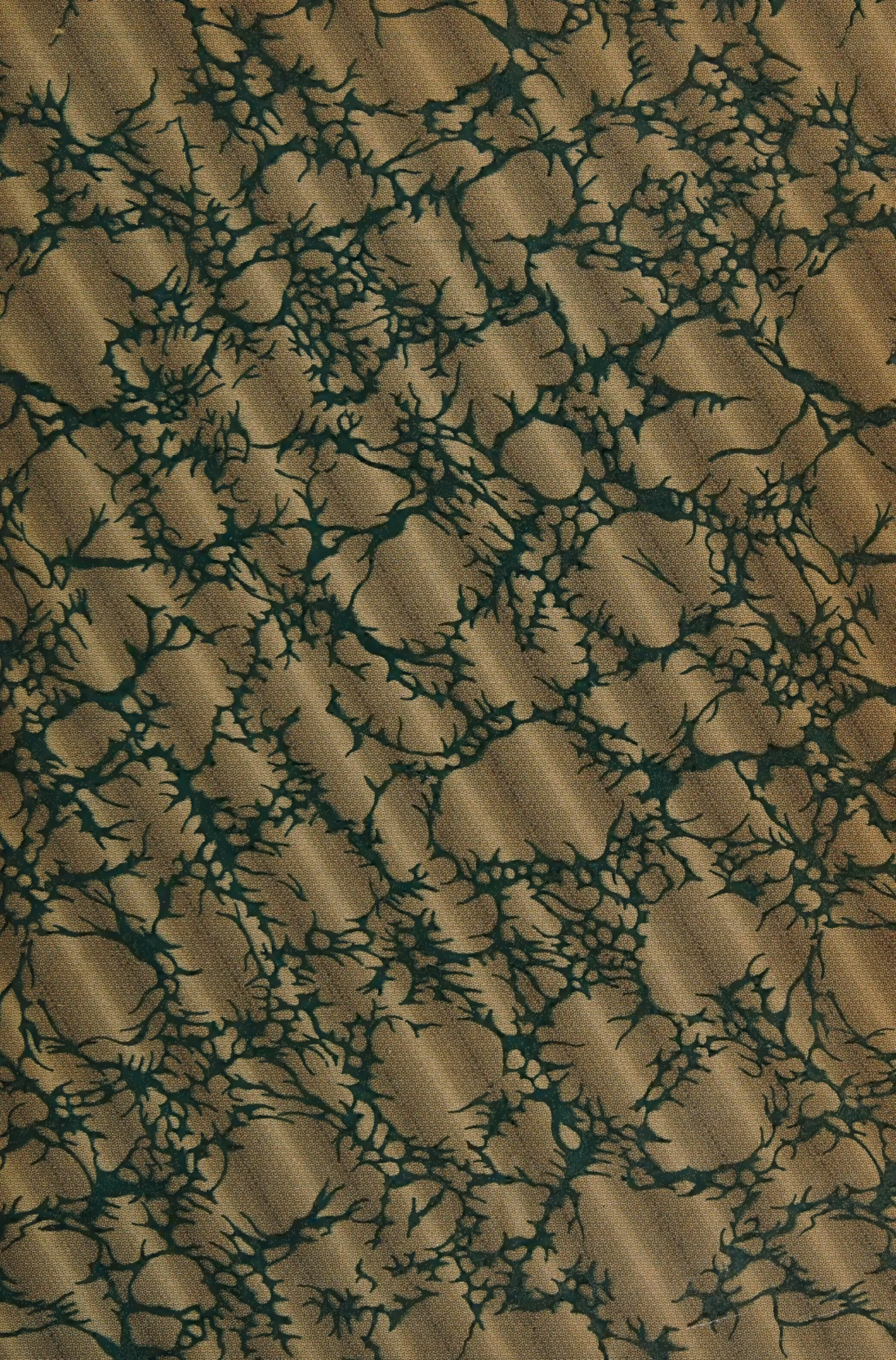


Nouvelles Illustrations

72 +

F. D'ANDIGNÉ

VIEUX PARIS

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie - PARIS

VIEUX PARIS

DAMIER
des Monuments de
PARIS.
Dessiné et Gravé par Godefroy,
se Vend chez l'Auteur Rue Jacob N° 3.
enface le Maison de Beaumarchais.
A PARIS.

FORTUNÉ D'ANDIGNÉ
CONSEILLER MUNICIPAL
VICE-PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DU VIEUX PARIS

VIEUX PARIS

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
11, RUE DE SÈVRES (VIe)

MCMXXIX

PRÉFACE

SOUVENIRS ENROULÉS AUX BALUSTRES

Lorsque, tout jeune capitaine de cuirassiers, le Comte d'Andigné quitta le service actif de l'Armée pour se dévouer au pays dans les Assemblées délibérantes et les Commissions de travail où l'on s'occupe de l'intérêt public, il se promit d'utiliser son mandat de Conseiller municipal de Paris non seulement pour soutenir ses idées et faire de l'administration clairvoyante, mais pour y défendre, contre l'arrogante impiété de certains destructeurs sans vergogne, les monuments parés de Beauté et d'Histoire.

Dès sa petite enfance, il a inconsciemment reçu la lente éducation artistique de ceux dont les yeux se sont ouverts et qui ont grandi au milieu des toiles et des statuettes harmonieuses, des meubles de goût, des faïences et des porcelaines aux jolies formes et aux décors pimpants, des bronzes et des marbres patinés par le temps. Ayant ainsi commencé sa vie, il sut — simplement par ce qu'il entendait dire autour de lui discerner les styles avant qu'aucun professeur ne les lui enseignât et préférer les belles choses aux médiocres.

Cette même tradition, recueillie dès ses premiers ans, lui apprit de bonne heure que des souvenirs familiaux s'attachent à ces bibelots précieux, que, si les familles ont un long passé et un rôle important dans la Société française ou mieux encore dans les grandes charges de l'Etat, ces œuvres d'art

et ces reliques font peu ou prou partie du patrimoine national et qu'en somme l'Histoire de France est constituée de toutes ces richesses particulières, de l'ensemble des souvenirs qui grimpent au long des vieillles pierres.

Aussi est-ce par une tendance toute naturelle que, à peine envoyé au Conseil Municipal par les habitants de Passy, le Comte d'Andigné, tentant, pour la défense du vieux Paris, ce qu'il avait toujours fait et vu faire pour son domaine personnel d'œuvres d'art, s'attacha-t-il à préserver de l'audacieuse brocante, de l'incurie ou du vandalisme qui trop souvent sévissent, les antiques monuments de Paris et leur émouvante parure d'histoire.

Et lorsque, en 1914, il reprit dans l'Armée, pour protéger notre vie, nos mœurs, l'âme et la terre de France, la place que son grade d'officier de réserve lui avait conservée, ce fut aussi avec la satisfaction de contribuer à la préservation de la Beauté française qu'il combattit. Et l'on sait quelle cruelle blessure ce champion de notre idéal reçut au service du pays.

Membre de la très importante commission des Beaux-Arts du Conseil Municipal et vice-président du Vieux Paris, où il est très écouté parce qu'il y travaille avec joie et avec zèle, avec autant de savoir que de goût, il s'est toujours efforcé de sauver les beaux édifices, les magnifiques témoins du passé que, sauvagement, pour aller plus droit et plus vite, on n'aurait pas hésité à faire disparaître.

Et il se plaît à reconnaître que, dans tous ses collègues des dites Commissions, il rencontre la même ferveur de préservation.

Avec leur concours d'hommes éclairés, ayant au cœur l'amour et la fierté de Paris et aussi le respect de ses annales, que d'hôtels illustres il préserva d'alignements désastreux, de mises à l'encan, de dépeçage pour leur envoi et leur réédification, pierre par pierre, à l'étranger !

Car aujourd'hui on acquiert, on dépayse et l'on transporte des trésors artistiques comme de la houille et des engrais.

C'est ainsi que naguère l'hôtel de Rohan, avec son charmant décor de Huet, où si longtemps fut installée l'Imprimerie Nationale, l'hôtel Soubise devenu le bel abri de nos Archives, le majestueux hôtel Sully, un instant menacé d'éventrement, purent être sauvés, et qu'hier le splendide hôtel Lauzun, admirablement restauré par un homme de goût qui s'est consacré à cette œuvre, est redevenu — pour un prix relativement modique — la propriété de la Ville de Paris.

Que d'efforts de persuasion, que de palabres, que de cramponnements obstinés et de démarches pour les hommes de foi et de bonne volonté qui se vouent à cet incessant effort de sauvetage ! Que de négociations difficiles, où il faut à la fois diplomatie et patience, opiniâtreté et bonne grâce, surtout quand il s'agit — ce qui arrive souvent — d'intéresser l'Etat à cette sauvegarde, de le mettre d'accord avec la Ville !

Car parfois, pour des apôtres comme M. F. d'Andigné, cette défense du patrimoine français dépasse le domaine municipal. Par exemple, il me souvient d'avoir entendu dire, à l'époque où ce déblaiement a été obtenu non sans peine, que M. d'Andigné ne fut pas étranger à la difficile victoire qui, nettoyant le Champ de Mars des vestiges de la dernière exposition universelle, dégagea ce joyau d'architecture qu'est l'Ecole Militaire de Gabriel et rétablit la perspective au bout de laquelle elle se dresse si joliment.

Rapporteur du budget des Musées de la Ville de Paris, le Comte d'Andigné trouva dans le bel abri du Carnavalet aux collections passionnantes et si bien ordonnées, un refuge tout naturel pour les vieilles pierres, les enseignes, les décorations et les intéressants bibelots que ses collègues et lui arrachent aux démolitions ou à l'éparpillement. On devine avec quel

enchantement cet amateur de l'Art et de notre grand passé se promène à travers les richesses de Carnavalet qui offre le double intérêt d'être à la fois un Musée historique et un Musée artistique. J'imagine que les visites de M. d'Andigné en cette belle vieille demeure, comme à la maison de Victor Hugo, conservée elle aussi avec tant de goût et de piété, lui furent souvent une récompense et un repos.

Mais, si épris qu'il soit des œuvres du passé, M. d'Andigné sait qu'une époque n'a pas le droit de s'hypnotiser sur elles. Il faut que, à son tour, elle crée, qu'elle exprime par des réalisations originales, portant bien son empreinte, les idées, les goûts, les mœurs qui la caractérisent. Les belles choses anciennes que nous admirons, furent, au moment de leur éclosion, des œuvres modernes où s'est inscrite la pensée d'une époque. L'imitation est un signe de stérilité et de mort. L'Art contemporain est aussi et sera de l'Histoire.

Pour le renom de notre temps, pour le prestige de nos arts et la prospérité des industries nationales qui en dépendent, c'est donc un précieux devoir de favoriser, d'encourager l'Art moderne. Le Comte d'Andigné n'y a pas manqué. Etant donné sa formation et ses goûts les plus chers, c'est peut-être dans cet effort pour l'Art moderne — dont maintes tentatives peuvent le déconcerter — qu'il eut le plus de mérites.

Au Musée de la Ville de Paris (Petit Palais), depuis un quart de siècle il n'a pas cessé d'aider aux acquisitions de toiles et de statues intéressantes qui représentent le mieux l'esprit, les tendances, les recherches de notre époque.

Et surtout, président du jury du Musée Galliera, destiné aux manifestations d'art industriel et décoratif moderne, M. F. d'Andigné lui a, depuis vingt ans, donné l'impulsion la plus féconde. A une époque où, loin d'être à la mode comme aujourd'hui, les tendances les plus diverses et parfois les plus heureuses de cet art étaient critiquées, raillées, bafouées, c'est là,

qu'obstinément, en cinquante expositions mémorables, grâce aussi à la ferveur de conservateurs pleins de foi, notre art moderne a vaincu les préjugés et les résistances, conquis la sympathie attentive du public, influencé son goût. C'est là que, par des efforts méthodiques, fut préparée l'atmosphère nouvelle qui aboutit, en 1925, au triomphe français de l'Exposition des Arts Décoratifs. Les belles et hardies expositions bi-annuelles du Musée Galliera rendent le nom de M. d'Andigné inséparable de ce mouvement qui fait honneur à notre pays.

Si M. F. d'Andigné a plus agi qu'écrit en faveur de l'Art moderne — auquel pourtant, à l'Hôtel de Ville, il consacra de nombreux et persuasifs rapports et maints articles dans les journaux — par contre, nous lui devons de charmantes études sur la beauté ancienne et le Paris des siècles révolus.

Chaque fois qu'un monument où s'accroche un peu d'Histoire et où rayonne un peu de Beauté, est menacé de disparaître, le Comte d'Andigné écrit pour le défendre, pour mettre en valeur ce qui, à ses yeux comme aux nôtres, justifie sa conservation.

Et si, pour cette préservation, ses efforts d'édile, ses démarches d'homme très répandu et très aimé dans la plus brillante société parisienne, n'ont pas été victorieux, il écrit encore pour montrer le charme et l'intérêt de l'édifice ou du site qu'on va démolir, et pour faire une rapide évocation des événements, des figures, des amours, des fêtes qui s'y sont abrités.

De là, ce présent volume fort agréable. Je l'ai lu avec plaisir et profit. Il m'a rappelé ou même appris des faits ou des présences qui méritent de n'être point oubliés. J'espère que ses lecteurs en auront la même impression que moi-même et que, après s'en être pénétrés, ils lui rendront la justice de le placer, dans leur bibliothèque, non loin des rayons où ils

gardent les ouvrages du passionnant historien C. Lenôtre, d'Edouard Fournier, Georges Cain, Jules Claretie, André Hallays, savants évocateurs et mémorialistes dont le Comte d'Andigné parle avec tant de sympathie.

Ce très élégant Parisien est aussi un écrivain plein d'élégance. Erudit et d'un goût sûr, il n'est jamais pédant. La plume à la main, il conte avec une grâce aussi simple qu'il le ferait de vive voix, chez lui ou accoudé à la cheminée d'une maison amie. Il décrit les belles choses avec délicatesse et avive notre désir de les revoir. Il évoque en historien, et aussi en poète, les souvenirs plus ou moins lointains qui voltigent autour d'elles. Sans jamais commettre d'impiété ni la moindre faute de goût, il montre parfois une discrète ironie qui sourit dans son attendrissement sur le passé, parfois aussi une malice très fine et nuancée. C'est le livre d'un bon écrivain qui a l'habitude de causer dans les salons et d'y tout faire comprendre sans appuyer. Il intéresse et il amuse parce qu'on sent que lui-même s'intéresse à ce qu'il dit et y prend plaisir.

Avec ce guide savant et qui ne veut pas en avoir l'air, d'un goût fin et renseigné, nous nous promenons près de Saint-Germain-l'Auxerrois et sur le quai des Ecoles — où j'ai moi-même aperçu Danton faisant la cour à Gabrielle Charpentier qui devint sa première femme — ; nous admirons les bergeries, les jeux, les danses villageoises, les concerts agrestes, les parties de colin-maillard et aussi les cabrioles de singes et les chinoiseries qui constituent la fraîche et riante décoration de l'Hôtel de Rohan ; nous pénétrons dans la belle cour d'honneur de l'Hôtel Sully, à la porte duquel, un soir de 1725, butor sans bravoure, le chevalier de Rohan fit battre Voltaire par ses valets, et d'où M^me^ de Sévigné vit passer le cortège de la Voisin conduite au supplice.

De l'Hôtel Lamoignon sauvé, avec son haut portail

Louis XIV et son fronton circulaire orné d'un serpent et d'un miroir, emblème de la devise des magistrats « Prudence et Vérité », nous passons à l'hôtel — sacrifié — du Surintendant des Finances La Vieuville qui, excédé des sollicitations, tournait le dos dès qu'un de ses visiteurs commençait l'entretien par ces mots amorçant une demande : « Je viens vous... » Aussi, connaissant cette phobie, et pour ne pas courir le risque d'être interrompu, Malherbe, le venant voir, débuta-t-il par ces mots : « Monsieur, remercier je vous viens... » !

Puis, en la très agréable compagnie de M. d'Andigné, nous nous promenons sous le balcon ventru et sous le dragon de la pittoresque Cour de ce nom, où gronda et d'où partit la Révolution de Juillet 1830 ; nous visitons Saint-Lazare, au XVII^e^ siècle sorte d'arche de Noë, où, au dire du bon M. Vincent Depaul, « toutes sortes d'animaux, grands et petits étaient reçus et nourris. » Du pont de la Tournelle, nous passons aux grands boulevards, où nous retrouvons la librairie de l'éditeur Floury — que, pendant la guerre, j'avais surnommé « la librairie de l'Espérance » à cause de la foi en la victoire qui, même sous le canon allemand, ne cessa point d'animer ses familiers —, celle d'Eugène Rey, éditeur de l'original et puissant poète Jean Rictus et la succursale, tenue par M. Samuel, de la librairie Flammarion, toutes deux rejetées plus loin par la percée du nouveau boulevard Haussmann.

De la rue Matignon, où nous apercevons, dans la remise du Comte Fersen, la berline qui emporta Louis XVI et Marie-Antoinette à Varennes, nous sommes transportés par l'auteur à l'hôtel Massa, où nous voyons danser les reines, les princesses, les jeunes maréchales et duchesses du 1^er^ Empire, et Napoléon essayer en vain d'intriguer incognito sous le domino dans les bals masqués, que donnait l'ambassadeur italien Marescalchi. Et, des fenêtres de cet hôtel, aujourd'hui

transplanté dans le parc de l'Observatoire, l'auteur fait passer sous nos yeux tous les cortèges qui depuis cent cinquante ans se déroulèrent le long des Champs-Elysées, depuis celui qui ramena de Varennes Louis XVI et Marie-Antoinette, arrêtés dans leur fuite, jusqu'au défilé de la Victoire en cette inoubliable journée du 14 Juillet 1918, où le visage heureux de la France fut si beau et si plein d'espoir.

Tout cela fait un livre charmant, écrit avec amour, esprit, piété, et avec le goût le plus vif pour la Beauté.

Georges LECOMTE
de l'Académie Française.

I

L'HOTEL DE ROHAN

Il est parfois d'heureuses morts, qui précèdent de peu les joies de la résurrection.

Vers 1925, quand on annonça le prochain transfert de l'Imprimerie Nationale, quittant, après y avoir résidé plus d'un siècle, l'ancien hôtel de Rohan, pour s'installer rue de la Convention, les fervents du Vieux Paris frémirent. Après tant d'autres merveilles du passé, allait-on voir disparaître l'un des plus purs joyaux du Paris monarchique, cet hôtel de Rohan ou de Strasbourg, qui recèle, presque intacts, deux chefs-d'œuvre fameux : le haut relief de Robert Le Lorrain et la *Singerie*, de Huet ?

Un instant, on put craindre le pire. La remise en état de l'hôtel de Rohan coûterait fort cher et les temps étaient durs. Le mieux ne serait-il pas de laisser s'accomplir les destins de la noble demeure, construite en 1706 par Delamaire ?

Là où se succédèrent quatre Rohan, évêques de Strasbourg, s'élèveraient de banals immeubles à

loyer, d'un sûr rapport... Ainsi, par la voie de la Presse, on tâtait le pouls de l'opinion... L'opinion s'est rebiffée ; tous ceux — ils sont nombreux encore — qui ne souhaitent pas de voir Paris ressembler à une succursale de New-York, tous ceux qui sentent bien que le jour où il en serait ainsi, l'étranger n'éprouverait plus le désir, le besoin de visiter notre capitale, tous ceux-là ont protesté.

Et l'Etat s'est incliné, et, l'Imprimerie Nationale ayant fort heureusement évacué l'hôtel de Rohan, des travaux de discrète restauration ont commencé ; là, doivent venir se réfugier les derniers services du commissariat général d'Alsace-Lorraine ; ainsi, une fois de plus, l'hôtel de Strasbourg justifiera son nom.

Hôtel de Rohan, hôtel de Strasbourg, ces deux noms glorieux vous obsèdent quand on franchit le seuil du 87 de la rue Vieille-du-Temple. Ici, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Guise, le cardinal Armand-Gaston-Maximilien de Rohan chargea, en 1712, l'architecte Delamaire (on lui devait déjà l'hôtel Soubise, aujourd'hui palais des Archives) d'élever le palais Cardinal.

Une belle figure, ce Rohan, bien digne de tenter le pinceau du somptueux Largillière. Deux mois avant de recevoir la pourpre cardinalice, il entrait à l'Académie française et s'asseyait dans le fauteuil de Charles Perrault et, deux ans plus tard, en 1714, le cardinal-duc achetait, au président de Ménars, la

LES CHEVAUX DU SOLEIL
par Robert Le Lorrain

célèbre bibliothèque des de Thou, qu'il plaçait à l'hôtel Soubise.

Saint-Simon, d'ordinaire si peu indulgent, a tracé de ce premier cardinal de Rohan un portrait fort sympathique. « Son naturel était bon, doux, facile et sans l'ambition et la nécessité qu'elle impose. Il était né honnête homme et homme d'honneur. D'ailleurs, d'accès charmant et obligeant, d'une politesse générale et parfaite mais avec mesure et distinction, d'une conversation aisée... Il était assez grand... le visage du fils de l'Amour, et, outre la beauté singulière, son visage avait toutes les grâces possibles, mais les plus naturelles, avec quelque chose d'imposant... »

Ce fut ce grand cardinal, atteint, comme disait le roi Léopold de Belgique en parlant de lui-même, atteint de la maladie de la pierre, ce fut Armand Gaston de Rohan-Soubise qui fit édifier, à Strasbourg, le splendide palais de Rohan.

Ses neveux sont moins illustres : Armand de Rohan, dit cardinal de Soubise, qui mourut à Saverne, en 1756, après avoir fait travailler à l'hôtel de Rohan les peintres Brunetti, Huet et François Boucher ; et Louis-Constantin de Rohan-Montbazon, cardinal en 1761, qui enrichit surtout le mobilier de l'hôtel.

Mais le plus populaire des quatre cardinaux de Rohan est, sans conteste, ce funeste étourdi de Louis-René-Edouard de Rohan-Guéménée, qu'illustra fâcheusement l'affaire du Collier de la Reine.

Neveu de Louis Constantin, évêque de Canope *in partibus*, académicien en 1761, cardinal en 1778, il se trouvait à Versailles en 1785 quand on l'arrêta.

Entrons. Voici la cour en demi-lune, qu'ornent encore des mascarons et des balustres. Là, sous bonne escorte, le cardinal de Rohan obtint la faveur de s'arrêter une dernière fois. Suivons-le dans son mélancolique pèlerinage, ce faiseur d'or, ce Céladon qui prit pour une reine de France, une demoiselle de l'Opéra. Soutenu par ses gardes, l'ami de Joseph Balsamo descend du lourd carrosse qui l'amena de Versailles. Il gravit le large perron et les degrés du grand escalier, « plus singulier que beau », dit Blondel... Au premier étage,

LE CARDINAL DE ROHAN

voici la salle à manger, « toute peinte en grisaille par M. Brunetti », la salle de compagnie, aux boiseries dorées sur fond blanc, enfin et surtout, le cabinet décoré de sujets chinois et de singeries commandés à Huet par le cardinal de Soubise ; et puis une dernière petite pièce, le très profane oratoire que le dernier cardinal de Rohan fit orner de peintures fort peu édifiantes.

Là, le prélat s'assied, s'attarde et rêve ; mais ses gardes le réclament, il doit redescendre, remonter en carrosse ; la Bastille l'attend, d'où il ne ressortira qu'en 1789. En 1807, quatre ans après sa mort, par adjudication du tribunal de première instance, les hôtels de Rohan et de Soubise seront vendus au sieur Chandar. L'Etat les rachètera en 1808, et installera dans l'hôtel Soubise les Archives, et dans l'hôtel Rohan l'Imprimerie Impériale.

L'Imprimerie — aujourd'hui Imprimerie Nationale — vient de partir, mais en laissant derrière elle combien de ruines...

Le grand escalier n'est plus. Des splendeurs de l'ancienne bibliothèque, rien ne subsiste. Dans la salle à manger du premier étage, nulle trace des grisailles dues aux Brunetti. Dans le grand salon, les panneaux décoratifs de Pierre ont subi de fâcheux repeints. Les murailles ont perdu leurs soies et leurs lambris.

Seule, la cheminée demeure, fort belle.

Pour la *Singerie*, de Huet, avec ses bergeries, ses jeux, ses danses villageoises, ses concerts agrestes, ses colins-maillards, ses bascules, ses bulles de savon, ses culbutes, toujours jeune, toujours fraîche, toujours riante, elle a su triompher de tant d'épreuves. On y sent vivre l'allégresse délicate de la France d'autrefois. Malheureusement, gît devant la cheminée, irrémédiablement perdue si l'on n'y veille, la porte de l'oratoire des cardinaux de Rohan (on y distingue encore une scène de genre plus spirituelle qu'édifiante : la « Main chaude ») ; hélas ! dans ce célèbre cabinet, dont l'analogue est à Chantilly, les cheminées, les fontes, les peintures du plafond, la rosace n'existent plus ; et, quant aux boiseries des cadres, la plupart ont été refaites — si l'on peut dire — sous Louis-Philippe ou Napoléon III.

Pour les jardins, qui réunissaient l'hôtel Rohan à l'hôtel Soubise, ils ont fait place à la hideur de constructions en verre et en fer, que nous retrouverons plus loin, masquant à demi les *Chevaux du Soleil*, chef-d'œuvre de Le Lorrain, le haut-relief qui décore l'ancienne écurie où pouvaient prendre place cinquante-deux chevaux.

Les jardins. Puisque l'Etat a compris qu'il devait sauver le palais de Rohan, puisque ses architectes entreprennent de le restaurer, qu'ils n'oublient pas les jardins. Aucun quartier de Paris n'a peut-être autant besoin de libres espaces que ce Marais, aujourd'hui si

populaire, si resserré, et jadis, au contraire, si aristocratique, si riche en jardins privés.

L'hôtel de Rohan ressuscité, ses jardins doivent renaître, ses beaux jardins à la française, qui uniront de nouveau les deux palais fraternels. On en retrouvera les plans dans *l'Architecture française*, de Jean-François Blondel. Après cela, comme on disait au vieux temps, les arbustes n'auront plus qu'à grandir, les feuilles qu'à verdir et les fleurs qu'à épanouir leurs charmantes corolles.

II

L'AVE MARIA

Vous passez sur le pont Louis-Philippe. Vous quittez notre petite Venise, la paisible et vénérable île Saint-Louis, qui garde le souvenir de Lauzun et de Baudelaire, de Térézia Cabarrus et de Daumier. Vers l'Arsenal, c'est toujours la même estampe sereine, celle que gravèrent, il y a trois siècles, les Israël Silvestre et les Martin Zeller. Au couchant, vers le ciel qu'empourpre la féerie du soleil déclinant, s'accusent les sombres et fortes silhouettes des Tours de la Conciergerie. Le passé nous environne, un passé glorieux, charmant, tragique aussi. La place de Grève n'est pas loin et cette Conciergerie elle-même, qui garde la mémoire du long martyre d'une reine de France.

Le pont franchi, nous tombons en plein chantier. On travaille ferme à l'aménagement de la nouvelle ligne métropolitaine, qui reliera le pont Louis-Philippe au Palais-Royal et à l'Opéra... On travaille si bien que, sous le pic, un grand nombre de vieilles maisons

du quai de l'Hôtel-de-Ville, de l'ancien quai des Ormes, ont été jetées bas. Rien de navrant comme l'intimité de ces pièces, où vécurent des générations, violée en quelque sorte par les démolisseurs, comme ces murailles tapissées de fleurettes, ces murailles qui

VVE DV COVVENT DE L'AVE-MARIA
d'après le plan de Turgot.

virent naître et mourir, et qui s'éparpillent aujourd'hui dans un nuage de poussière.

Il y avait là telle jolie maison du règne de Louis XV... Il y avait là surtout nombre de ces bonnes maisons contemporaines de Balzac et du roi citoyen, lesquelles avaient vu peut-être passer le père Goriot, Rastignac et Vautrin. Saluons avec mélancolie ces témoins d'un âge révolu.

HOTEL DE SENS AU TEMPS ROMANTIQUE

Comme diraient la sagesse des nations et Monsieur Prud'homme, ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres. Depuis ce saccage de l'ancien quai des Ormes, rien d'amusant à observer comme l'existence des habitants de la rue de l'Hôtel-de-Ville (autrefois rue de la Mortellerie, à cause des Mortelliers ou maçons limousins), dont le quai détruit aveuglait naguère encore les fenêtres. Voici ces aveugles miraculeusement rendus à la lumière. Ces pauvres gens, qui vivaient dans une ruelle étroite, frustrée d'air et de jour, les voici maintenant qui lézardent au soleil et jouissent d'une des plus belles vues du monde : la Seine, l'île Saint-Louis, Notre-Dame, et, dans le lointain, la Montagne Sainte-Geneviève, que couronnent Saint-Etienne-du-Mont et le Panthéon !

Le long de ce vieux quai des Ormes qui bordait jusqu'en 1836 les ports au Blé et au Foin, remontons le cours du fleuve assoupi jusqu'à la rue des Nonnains-d'Hyères, où nous guette (au n° 5) la plus belle enseigne parisienne du XVIII^e^ siècle, le Rémouleur (la rue des Nonnains-d'Hyères fut ainsi baptisée, dès le XIII^e^ siècle, à cause d'une maison que les Religieuses Bénédictines de l'Abbaye d'Hyères — aujourd'hui Yerres — près de Villeneuve-Saint-Georges y achetèrent dès 1280, pour leur service de résidence urbaine).

La rue des Nonnains-d'Hyères dépassée, prenons le quai des Célestins. Il rappelle l'ancien couvent

INTÉRIEUR DE L'HOTEL DE SENS

des Célestins et leurs beaux jardins, si fréquentés sous Louis XIV. Ils n'étaient fermés qu'à la saison des fruits. Le jardin des Célestins était, en effet, renommé

VUE ANCIENNE DE L'HOTEL DE SENS
(Bibliothèque Nationale)

en particulier pour ses « treilles arrondies en tonnelles » ses « berceaux de vignes ». Il contenait en outre, sur un tertre pierreux, une vigne « dont le vin mêlé avec le verjus des treilles fait, a écrit Sauval,

HOTEL DE SENS

D'après un dessin de Rouargue

d'excellent vin d'absinthe que les religieux distribuent aux pauvres et même à d'autres ». Ajoutez à cela des bosquets ombreux et de grandes allées de hêtres tondus avec soin.

Et voici l'inattendu. Un misérable marché abandonné et condamné, lui aussi, à disparaître, rappelle la merveilleuse salutation angélique, l'*Ave Maria*. Marché de l'*Ave Maria*, rue de l'*Ave Maria*. Comme elles nous surprennent, dans ce quartier dévoué désormais au Talmud, les adorables paroles latines !

Le couvent de l'*Ave Maria*, qui donna si longtemps son nom à ce quartier, fut fondé au XV^e^ siècle sur l'emplacement de l'ancien moûtier des Béguines. Depuis Louis IX qui l'installa à Paris, l'ordre des Béguines avait bien périclité, quand Louis XI donna ce couvent aux religieuses de la *Tierce ordre pénitence et observance de Monseigneur Saint-François*. A cette donation, il ne mit qu'une condition : ces religieuses devraient se vouer spécialement au culte de la Vierge Marie et leur couvent deviendrait le couvent de l'*Ave Maria*, en souvenir de la dévotion toute particulière que le roi eut toujours pour la Mère du Christ. La reine Charlotte de Savoie, veuve du roi Louis XI, fit venir ensuite quatre religieuses de Sainte-Claire, qui réformèrent le couvent de l'*Ave Maria*.

Ces saintes filles de l'*Ave Maria* n'avaient ni biens,

N°. 87.

HÔTEL DE BOISGELIN AUTREFOIS DE SULLY,
rue St Antoine.

A Paris, chez les Campions frères, rue S. Jacques, à la Ville de Rouen, N°. 8.
Avec Priv. du Roi.

ni fonds, ni rentes, et ne vivaient que d'aumônes ; elles marchaient nu-pieds, ne faisaient jamais gras, jeûnaient toute l'année, couchaient sur la dure et se levaient à minuit pour aller au chœur jusqu'à trois heures du matin.

A l'époque de la Révolution, la communauté, d'ailleurs très déclinante, fut supprimée, et le couvent transformé en caserne de cavalerie. La caserne disparut enfin pour faire place au marché qui, lui aussi, sera démoli avant peu.

On projette, nos lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, de créer un jardin sur l'emplacement du vieux marché désaffecté. Quand les nécessités budgétaires seront moins graves, c'est un projet que la municipalité parisienne fera sagement de reprendre et de mener à bien. D'autant plus que la Ville de Paris possède l'admirable hôtel de Sens, contemporain du couvent de l'*Ave Maria*... Le jour où, dégagé des affreuses bâtisses qui l'entourent, libéré du voisinage opprimant de ce marché, l'hôtel de Sens dominera de sa pittoresque façade gothique l'allégresse d'un jardin, l'on pourra songer vraiment à y installer un beau musée du quinzième siècle, un Musée Jeanne d'Arc... Parmi les souvenirs qu'évoquent aussi les mots fatidiques : *Ave Maria*, entre Saint-Louis, Saint-François et Sainte-Claire, comment ne pas songer à dresser des autels à sainte Jeanne d'Arc ?

III

CHEZ SULLY

On reparle de l'alignement de la rue Saint-Antoine, on dit l'hôtel Sully menaçé, et la Commission du Vieux-Paris s'émeut. Va-t-on voir disparaître encore l'un des plus précieux vestiges du passé, l'un des plus nobles témoins du Paris d'autrefois ? Subirons-nous, une fois de plus, sans protester, la tyrannie posthume du baron Haussmann, et devrons-nous, après tant d'autres holocaustes, immoler l'hôtel Sully à ce dieu cruel de l'alignement qui, plus vorace que Saturne, se nourrit de pierres ?

Nul n'y peut croire. On arrachera l'hôtel Sully au pic du démolisseur, l'hôtel Sully qui, d'ailleurs, est classé comme monument historique. On priera le service des alignements de faire un petit détour pour épargner une demeure qui porte un nom aimé de tous les Parisiens. Le nom du sage ministre de Henri IV n'est-il pas, chez nous, synonyme d'ordre, de labeur et de prospérité, toutes choses que les Français ont bien des raisons d'estimer et d'admirer ?

A vrai dire, le grand Sully ne vint résider rue Saint-Antoine (actuellement au 62) qu'environ un quart de siècle après la mort du Béarnais. En l'an de grâce 1634, Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc de Sully, avait atteint sa soixante-quinzième année, ayant vu le jour en 1560.

Cet an 1634 fut favorable à l'ancien ministre. Non content de le nommer maréchal de France, le roi Louis le Juste, qui l'avait tenu longtemps en suspicion (les bons serviteurs des pères ont rarement le don de plaire à leurs fils), le roi daigna enfin reconnaître, par un acte du 23 février, les bons et loyaux services de Sully le confirmant dans toutes les charges, pensions, titres, qui lui appartenaient en propre, et déclarant qu'il en pouvait disposer comme de son bien et les transmettre à ses héritiers.

Tout en enrichissant le pays, Maximilien de Béthune n'avait pas laissé de s'enrichir. Si l'on en croit ses contemporains, il était fort avide et cependant ne prisait rien tant que l'apparat.

Voyant qu'à soixante-quatorze ans, il avait de nouveau le vent en poupe, le nouveau maréchal se résolut à acheter une belle maison de ville, rue Saint-Antoine, non loin de cet Arsenal qui lui rappelait tant de souvenirs et, entre tous, la dernière visite que lui fit le bon roi Henri, quelques instants avant d'expirer sous le couteau de Ravaillac.

Le jour même que Louis XIII lui rendait justice,

L'HOTEL DE SULLY SOUS LE PREMIER EMPIRE
Dessiné et gravé par Rançonnette

M. de Sully achetait la somptueuse demeure, édifiée par Jean Ier Androuet du Cerceau pour le banquier et agiteur Mesme Gallet, sieur du Petit-Thouars, contrôleur des finances.

Que le fastueux ministre ait ajouté lui-même à la splendeur, parfois excessive, de la décoration extérieure et intérieure, on doit le croire. Dans la superbe salle qui subsiste, avec son ornementation du XVIIe siècle, deux portes ne gardent-elles pas encore, sculpté et doré, le monogramme de Sully ?

Il y a des chances également pour que les belles statues qui ornent les façades de la première cour aient été commandées par Maximilien de Béthune. Très italiennes d'allure comme d'ailleurs tout l'ensemble de l'architecture, ces huit statues, toujours debout, symbolisent les quatre Saisons et les quatre Eléments. Une tradition prétend qu'Ingres serait venu prendre modèle pour sa *Source* sur cette charmante figure de l'*Eau*, jeune femme nue tenant une urne sur son épaule.

Malgré la noblesse des pavillons sur rue, la magnificence de la cour d'entrée et de ses façades, le faste des jardins qui s'étendaient presque jusqu'à la place Royale, Maximilien de Béthune se trouvait encore trop à l'étroit dans l'ancien hôtel du financier Mesme Gallet. Il acheta alors le petit Sully, qui s'ouvre encore au 7 de cette place, dont le ministre de Henri IV avait été le grand agent-voyer. Ainsi put être aménagée

la magnifique orangerie dont nous ne retrouvons plus que de rares vestiges.

Sully ne mourut pas rue Saint-Antoine. Ses dernières années s'écoulèrent dans ses vastes domaines de Rosny, de Sully, de Villebon. Son beau-fils, cependant, le Maréchal de Rohan, continua de résider dans le somptueux hôtel.

Née place Royale et coulant ses jours dans sa chère Carnavalette, Mme de Sévigné vint souvent en voisine à l'hôtel Sully.

Le 12 avril 1672, elle écrira à Mme de Grignan : « Je suis fort bien avec le comte de Guiche ; je l'ai vu plusieurs fois chez M. de La Rochefoucauld et à l'hôtel Sully. »

Conduit-on la Voisin à son dernier supplice, c'est des fenêtres de l'hôtel Sully que la divine marquise, fort badaude, comme tout enfant de Paris, s'en va regarder passer l'illustre empoisonneuse et son sinistre cortège :

« A cinq heures on la lia, et avec une torche à la main, écrit Mme de Sévigné à Mme de Grignan, le 23 février 1680, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc ; c'est une sorte d'habit pour être brûlée. Elle était fort rouge, et l'on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'hôtel Sully, Mme de Chaulnes et Mme de Sully, la comtesse de Fiesque et bien d'autres..... »

Cette dame de Sully, dont parle la marquise, fut fameuse au Grand Siècle pour son amour des curiosités, des tableaux, et des objets d'art.

Un soir de décembre 1725, le duc de Sully avait à souper, dans son hôtel de la rue Saint-Antoine, un jeune poète, un jeune écrivain à la conversation étincelante, que se disputaient déjà tous les salons de de Paris — le jeune Voltaire. Un laquais remet à celui-ci un poulet. — Quelqu'un l'attend en bas, qui lui veut du bien et l'entend avertir d'un complot qu'on trame contre lui : « Il descend, écrit Marais, va à la porte et trouve trois messieurs garnis de cannes qui lui régalèrent les épaules et les bras gaillardement ».

C'était la valetaille du chevalier de Rohan, fort mécontent que Voltaire marchât sur ses brisées amoureuses. Le chevalier pourtant, embusqué derrière la grille du passage qui menait au cimetière Saint-Paul, contemplait la scène. On sait la suite. Quand Arouet, moulu de coups, s'en vint demander au duc de Sully de lui servir de second contre l'auteur du guet-apens, M. de Béthune refusa, alléguant sa parenté avec le chevalier de Rohan. Et comme Voltaire a déjà des ennemis puissants, dès qu'il provoque le chevalier, on l'appréhende, on l'embastille.

Quand il sortira des geôles royales, ce sera pour aller humer en Angleterre l'air de la liberté. Il en rapportera Shakespeare et le romantisme, l'esprit encyclopédique et la Révolution. La Révolution, qui

sait si elle n'est pas née, un soir de décembre 1725, au seuil de cet hôtel Sully, tandis que trois laquais, aux gages d'un gentilhomme peu héroïque, chargeaient de coups un jeune poète libertin ?

Vingt-sept ans plus tard, le propriétaire de l'hôtel Sully, Turgot de Saint-Clair, cousin du ministre, marie sa fille aînée Charlotte-Antoinette, avec René-Gabriel, comte de Boisgelin. C'en est fait, l'hôtel Sully s'appellera jusqu'à la fin du siècle hôtel de Boisgelin, nom sous lequel la Révolution et l'Empire le morcelleront, le dépéceront, ajoutant à sa gloire leur marque rigide et leur décor pseudo-antique. Les inscriptions qui se lisaient sur la façade sont effacées. Le portail dont Sauval disait très justement : « Il est étouffé par deux pavillons fort gros qui mangent la face du logis », le portail a changé d'aspect. Une galerie à deux fenêtres d'un style consulaire joint maintenant les pavillons.

A l'intérieur, partout, le goût de l'Empire opprime le goût du Grand Siècle. Tel salon, aujourd'hui atelier, a gardé sa belle corniche en staf avec consoles, rinceaux et personnages du XVII^e^, mais sous cette corniche, on a ajouté une frise représentant une théorie de Muses dans le goût née grec. Tel autre salon présente le même alliage ; telle salle de bains enfin est du plus pur Empire, avec ses roseaux moulurés, ses papillons appliqués sur les murs.

Dans l'ensemble, malgré tant d'additions, l'hôtel

Sully est encore en fort bon état. Pour le sauver, les uns ont parlé d'en faire un Musée du Travail, d'autres un Musée du Cinéma ; mais où trouver l'argent, à moins qu'un Mécène...? Ce qui importe avant tout, c'est d'arracher à l'alignement, c'est-à-dire au pic du démolisseur, une des plus vénérables demeures parisiennes, la somptueuse maison de Sully, l'un des meilleurs et des plus populaires intendants de la fortune française.

IV

L'HOTEL DE LA VIEUVILLE

OU

UN MINISTRE DES FINANCES FAUX MONNAYEUR

Un noble témoin du passé vient de disparaître. L'hôtel de La Vieuville n'est plus. Au début de la rue Saint-Paul, n° 4, entre le quai des Célestins et cette charmante tourelle du XVI^e^ siècle, où Léonard Botalli, médecin de Charles IX et de Henri III, préparait des drogues suspectes, et où, plus tard, la Brinvilliers aurait eu sa première officine, c'était une belle demeure parisienne, riche en souvenirs. Aujourd'hui, un immense immeuble en ciment armé a pris sa place, avec une insolence de parvenu. Je doute que quelqu'un songe jamais à écrire son histoire.

L'histoire de l'hôtel de La Vieuville a été écrite par l'ancien secrétaire de la Commission du Vieux Paris, Lucien Lambeau, avec une précision et une érudition auxquelles chacun rend hommage. Avant

que cette ancienne demeure ne soit tout à fait oubliée, feuilletons les pièces d'archives mises patiemment au jour par M. Lambeau. Elles nous conteront la vie, souvent romanesque, de cette vieille maison assassinée.

Elle s'élevait sur l'emplacement du premier hôtel de Sens, incorporé par Charles V à l'hôtel Saint-Pol, puis affecté au logement des sires d'Osmont, dont la descendance forma l'illustre famille des maréchaux de France et des ducs d'Aumont. Les curieuses et pittoresques façades en briques et pierres, qui se dressaient sur la cour de la rue Saint-Paul, dataient en réalité de la fin du XV^e^ siècle. (On peut mesurer quelle perte vient de faire Paris, si pauvre en monuments civils du Moyen Age.)

Le 10 juillet 1564, Jean de Baillon, trésorier de l'épargne, achète l'ancien hôtel d'Osmont. C'est probablement dans cette vieille demeure qu'il marie sa fille, Anne, avec l'un des ancêtres du journalisme moderne, le mémorialiste Pierre de l'Estoile.

Cette charge ne devant pas être sans doute trop onéreuse, ce fut encore un trésorier de l'épargne, Vincent Bouhier, qui acquit l'ancienne demeure des Osmont. Sa fille, Marie, épousa le marquis de La Vieuville et c'est ainsi que le vaste hôtel acheté par Bouhier, sieur de Beaumarchais, prit le nom de cette vieille famille.

L'époux de Marie Bouhier était-il fondé à porter

COUR DE L'HOTEL DE LA VIEUVILLE

ce nom, c'est autre chose. Parlant de ces La Vieuville, Saint-Simon a écrit, non sans motifs : « Je ne sais où ils s'avisèrent de prendre le nom et les armes de La Vieuville... Cette bonne et ancienne maison d'Artois et de Flandre ne les a jamais reconnus, et personne n'ignore qu'ils n'en sont point... C'étaient de forts petits gentilshommes de Bretagne dont le nom est Coskaer, peu ou point connus avant 1500, qu'Anne de Bretagne les amena en France. »

A la suite d'intrigues que justifiait en partie — déjà — le fâcheux état de la Trésorerie, le gendre du richissime Bouhier de Beaumarchais, Charles de La Vieuville, supplanta Schomberg en 1623 comme surintendant des finances ; et les partisans de ce grand argentier prétendaient que lui seul était capable « de faire trouver de quoi vivre ».

Comme on pense bien, le marquis de La Vieuville ne réussit pas mieux qu'un autre. Sa morgue déchaîna les libelles. « Il avait une telle peur des solliciteurs, nous apprend Tallemant, que dès qu'on lui disait : « *Monsieur, je vous...* », il croyait qu'on allait ajouter : *demande*, et il vous tournait le dos. Le poète Malherbe, qui avait un jour à le remercier de quelque chose, ne put le faire qu'en commençant sa phrase par ces mots : « *Monsieur, remercier je vous viens.* »

Au dire de Richelieu, ce ministre des finances alla jusqu'à être faux monnayeur. Laffémas découvrit en effet que La Vieuville était intéressé dans une

ESCALIER DE L'HOTEL DE LA VIEUVILLE

affaire de construction de moulins destinés à la fabrication de fausses pièces.

Témoignage peut-être bien suspect. La Vieuville gênait Richelieu. Le terrible Cardinal persuada Louis XIII de faire arrêter son ministre des finances. Conduit à Amboise le 13 août 1624, La Vieuville s'en évadait treize mois plus tard. En 1626, le roi lui accordait la permission de rentrer en France, mais il fut alors de toutes les conspirations contre Richelieu. En 1631, il dut fuir en Bretagne, ainsi que Gaston d'Orléans et Marie de Médicis. Condamné à mort l'année suivante pour conspiration contre l'Etat, il lui fallut attendre la fin de Richelieu et de Louis XIII pour rentrer en France.

Pourtant, la surintendance de jadis ne laissait aucune trêve à cet agité de La Vieuville. M^me^ de Motteville assure même que, dès son retour en France, il fut hanté par l'idée de reprendre la charge qui avait déjà causé son malheur. « La jouissance de ce bien, dit-elle, l'avait si peu dégoûté, qu'il n'oubliait rien pour parvenir au bonheur de le posséder tout de nouveau.,. Il faisait faire les offres les plus brillantes au ministre, et ce ministre était Mazarin ! lui promettant des sommes immenses et le persuadant que nul mieux que lui ne connaissait le moyen de faire sortir du peuple des ressources importantes sans le faire crier. »

Nous avons connu hélas ! ce genre de cabales.

COUR DE L'HOTEL DE LA VIEUVILLE

Grâce à l'appui de la reine-mère et de Mazarin, le 19 septembre 1651, l'ancien condamné pour complot contre la sûreté de l'Etat fut restauré dans sa charge de surintendant des finances. Il l'exercera maintenant jusqu'à sa mort. Avant de mourir, La Vieuville, dont les caisses d'ailleurs, malgré tant de promesses, restaient obstinément vides, eut l'orgueil de se voir nommer duc et pair par le roi.

L'une de ses belles-sœurs, fille de Bouhier de Beaumarchais, avait épousé un maréchal de France, le rude Vitry, meurtrier de Concini. Sous Charles II, fils du premier duc de La Vieuville, l'hôtel de la rue

Saint-Paul fut à son apogée. On y menait grand train, si l'on en croit Mme de Sévigné.

En 1741, René Jean Baptiste vend à Jean Chiquet, secrétaire du roi, « le grand hôtel de La Vieuville ». De 1777 à 1793, les messageries de Paris à Lyon s'y installent. Le 3 août 1793, l'hôtel et ses dépendances sont vendus à Jean-Bernard Cardon, lequel, en 1822, cède sa propriété à Jacques Happey, fondateur de l'établissement des *Eaux clarifiées*, qui fonctionnait au *terrain*, derrière Notre-Dame, là où devait s'élever la Morgue. Vers 1808, il avait transféré ses appareils dans les locaux de l'hôtel de La Vieuville, où les souverains alliés allèrent les visiter en 1815.

Le dernier occupant du vieil hôtel fut l'antiquaire Couderc qui y entassa, dans un invraisemblable tohu-bohu, digne de tenter la plume d'un Balzac, le meilleur et le pire. Et maintenant, ce beau bâtiment, dont Robert de Cotte nous laissa les plans, n'est plus qu'un souvenir. Disparus, les nobles plafonds du XVIIe, décorés de guirlandes de fleurs, d'amours et d'aigles ; disparues, les mansardes à frontons sculptés ; disparue la cour moussue et vénérable qui avait entendu sonner les éperons de Vitry.

Une belle page de pierre vient de s'écrouler, une belle page d'histoire parisienne. Ce n'est pas de gaîté de cœur que les amoureux du passé voient notre cher Paris s'appauvrir ainsi de jour en jour.

V

L'HOTEL LAMOIGNON ÉTAIT MENACÉ (1)

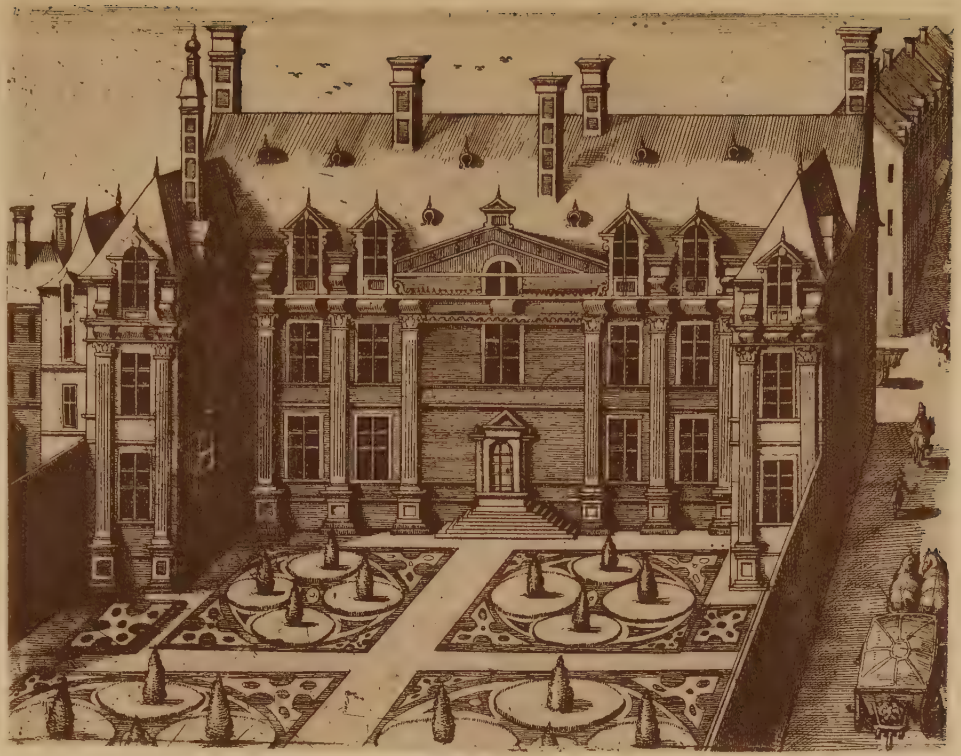
C'est un des plus beaux hôtels de Paris, une des plus nobles demeures du Grand Siècle. Tous les familiers de Carnavalet — et ils sont aujourd'hui innombrables — connaissent bien cette ancienne maison, si proche de leur chère Carnavalette, cette échauguette trapue qui veille tout ensemble sur la rue des Francs-Bourgeois et sur la rue Pavée, ce haut portail Louis XIV au fronton circulaire, où deux figures d'enfants, dont l'un tient un serpent et l'autre un miroir, personnifient les vertus essentielles du magistrat, la *Prudence* et la *Vérité* ; cette cour spacieuse où s'étale, avec une exubérance provençale, un magnifique figuier ; cette façade centrale aux grands pilastres corinthiens engagés embrassant la hauteur totale de l'édifice, disposition qui rappelle les ouvrages d'Androuet du Cerceau ; et ces superbes frontons, couronnant les avants-corps, qui nous

(1) Il est aujourd'hui sauvé, grâce à l'initiative du Conseil Municipal et de M. Bouju, préfet de la Seine, Président du la Commission du Vieux Paris et fervent défenseur de nos monuments.

montrent encore une Diane chasseresse présentant, sur un large croissant, une tête de cerf aux bois majestueux, tandis qu'au sommet des lucarnes, la lettre D se répète, environnée d'attributs cynégétiques, têtes de chiens, arcs, flèches, carquois..... Or, cette splendide demeure parisienne n'est pas classée, cette merveille est menacée — non pas de destruction absolue, mais de surélévation. Ce serait un désastre pour les fidèles du vieux Paris. On veut croire qu'il suffira de signaler le fait aux pouvoirs publics — ce dont, pour ma part, je ne me suis point fait faute — pour que, tout en tenant le plus grand compte des droits légitimes du propriétaire, on trouve les moyens de préserver de toute offense la résidence de Diane de France, de Charles d'Angoulême et de Lamoignon.

Nous avons tous présente à la mémoire la destruction, quasi clandestine — et si inutile — du curieux hôtel de La Vieuville par une entreprise qui s'est fait une spécialité de l'enlaidissement de Paris... Nous ne tenons pas à voir se renouveler pareille aventure.

J'ai parlé de Diane de France. Cette fille légitimée de Henri II fut la première propriétaire de cette noble maison et c'est son chiffre, ce sont ses armes parlantes, que nous retrouvons aux frontons des avants-corps. On a cru longtemps, et Edouard Fournier tout le premier, que Diane de France eut pour mère Diane de Poitiers. C'eût été trop simple. Diane de France était fille d'une

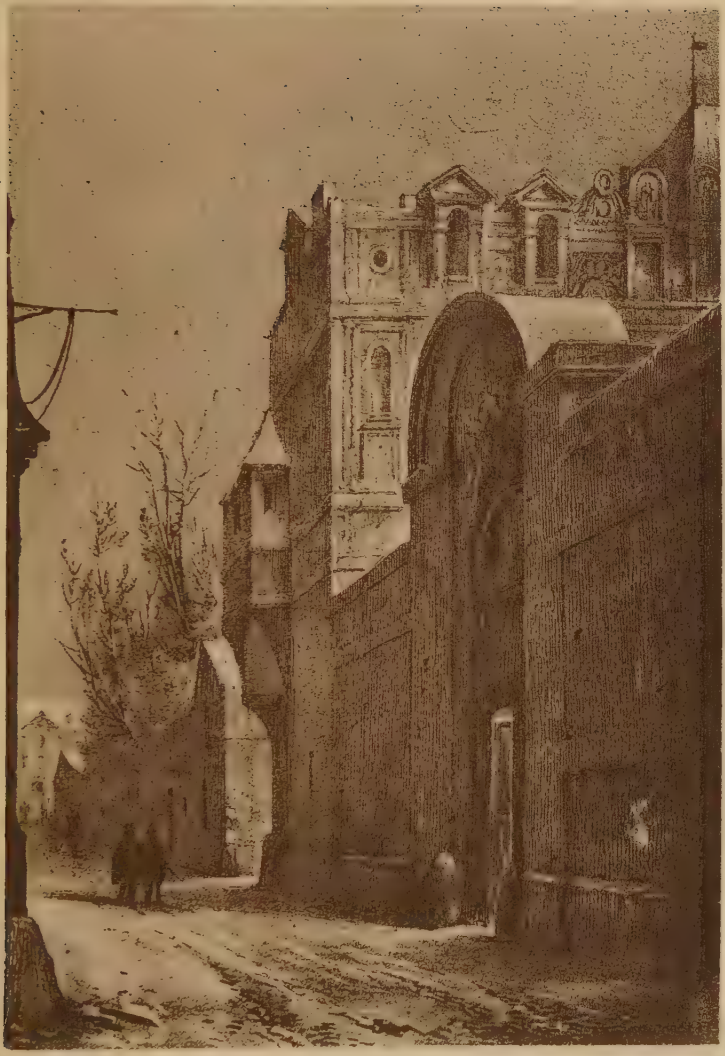


L'HOTEL D'ANGOULÊME AU XVII[e] SIÈCLE

demoiselle piémontaise de bonne maison, nommée Philippe-Duc. Le dauphin, plus tard Henri II, pendant sa première campagne d'Italie, en 1537, s'était épris de Philippe. Comme la belle Italienne demeurait irréductible, une nuit, les pages du dauphin mirent le feu à la maison de Philippe et, tandis que la maison brûlait, ils forcèrent les portes, enlevèrent la jeune fille en criant : *Salva la donna*, et la conduisirent au prince. De ces amours impromptues naquit Diane de France, princesse accomplie qui savait l'espagnol, l'italien, le latin, la musique et, dit Brantôme, « *il n'est pas possible que jamais dame ait été mieux à cheval* ».

Veuve d'Horace Farnèse, duc de Castro, elle épousa François de Montmorency. Ce fut la duchesse de Montmorency qui réconcilia Henri III avec Henri de Navarre. Telle était la confiance de ce dernier dans la loyauté de Diane de France qu'il lui écrivait : « Si vous me donnez votre parole que je ne dois avoir aucun sujet de défiance et qu'on veut agir sincèrement avec moi, toutes garanties sont inutiles ; car je crois plus à votre parole qu'à mille pages d'écriture. »

Diane de France nourrissait pour la chasse une véritable passion ; elle s'y adonna jusqu'à un âge très avancé. Le roi Charles IX l'aima, parce qu'elle l'accompagnait ordinairement dans ses chasses et qu'elle était toujours d'humeur joviale. Pourtant, à l'hôtel d'Angoulême (qui devait devenir, sous Louis le



L'HOTEL LAMOIGNON VERS 1840
D'après un dessin de Régnier

Grand, l'hôtel de Lamoignon), Diane mena une vie calme et sans scandale.

« L'hostel de la duchesse, dit Mathieu de Mourgues, dans son oraison funèbre en 1619, estoit un gynécée de pudeur. » Il donne même à entendre que tout audacieux y aurait courut le danger d'Actéon et et que les têtes de cerf des frontons n'étaient là que comme avertissement.

Après la mort de Diane, âgée de plus de quatre-vingts ans, l'hôtel d'Angoulême paraît avoir été tout autre chose qu'un « gynécée de pudeur ». La chaste Diane s'était fort engouée de Charles de Valois, fils de Charles IX et de Marie Touchet, lequel lui fut redevable de sa fortune. Il lui dut le comté d'Auvergne et, plus tard, le duché d'Angoulême.

Intelligent et courageux, Charles de Valois était pourtant un triste personnage. Tallemant ne chôme guère à son sujet : « Si M. d'Angoulême eût put se défaire de l'humeur d'escroc que Dieu lui avait donnée, c'eût été un des plus grands hommes de son siècle. Il était bien fait, brave, spirituel, avait de l'acquis, savait la guerre, mais il n'a fait toute sa vie que griveller, pour dépenser et non pour thésauriser. »

Il entreprit de grands travaux dans son hôtel, mais on peut craindre qu'il les paya de cette monnaie qu'on fabriquait pour lui à Grosbois. Quand ses gens, rapporte Tallemant des Réaux, demandaient leurs gages, il leur disait : « C'est à vous à vous pour-

voir : quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême; vous êtes en bon lieu ; profitez-en si vous voulez. »

Le 22 juin 1627, un cortège funèbre traversait la cour de l'hôtel d'Angoulême. En attendant de pouvoir les inhumer secrètement à Montmorency, on venait y déposer les corps sanglants de Des Chapelles et de François de Boutteville, exécutés en place de Grève pour avoir osé braver publiquement les édits royaux sur les duels, en pleine place Royale, sous les fenêtres même du Cardinal de Richelieu. Heure tragique, dont il faut lire l'émouvante description dans le *Mercure français* de juin 1627 ! Du drap noir qui les recouvre, on dégage les deux corps mutilés ; on les place tous deux sur une table, puis à chaque

corps, on remet sa tête. Quelques amis, en petit nombre, car cette faveur ne fut que difficilement accordée, viennent leur jeter de l'eau bénite...

Après la précieuse Madame de La Roche-Guyon et son fidèle suivant Benserade, vient enfin le règne de Guillaume de Lamoignon. Lamoignon qui, ennemi de Fouquet, refusa de diriger le procès intenté contre le surintendant, Lamoignon à qui, le nommant premier président, Louis XIV adressa ces glorieuses paroles : « Si j'avais connu un plus homme de bien que vous, et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Lamoignon, l'ami de Gui Patin, de Bourdaloue, de Regnard et de Racine.

Sait-on que ce fut à l'hôtel d'Angoulême que, sur un défi de Lamoignon, Boileau se décida à composer le *Lutrin*, où il le désigna sous le nom d'Ariste ?

Pour hanter, en bonne voisine, l'hôtel Lamoignon, la Marquise de Sévigné n'avait que quelques pas à faire, et là elle retrouvait non seulement Despréaux, mais encore le Duc de La Rochefoucauld, Corbinelli, les Coulanges et les Grignan.

Au milieu du XVIII^e^ siècle, la Ville de Paris installait à l'hôtel Lamoignon sa bibliothèque. Le vertueux ministre de Louis XVI, Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, y naquit le 6 décembre 1721. Après la Révolution, qui épargna la vieille demeure, nombre de petites industries s'y fixèrent. Vers les dernières années du Second Empire, Alphonse

Guillaume de Lamoignon
Premier President du Parlement de Paris.

Daudet y a vécu. C'est là qu'il écrivit deux de ses romans les plus humains, les plus émouvants : *Jack* et *Froment jeune et Risler aîné*. C'est là qu'est né Léon Daudet.

Quelle floraison de souvenirs ! C'en serait assez pour qu'on voulût garder de toute profanation cette vieille maison ! Mais il y a aussi le pittoresque de l'échauguette, la noblesse du portail historié, l'harmonie raffinée de la façade intérieure, avec ses carquois et ses arcs, ses monogrammes et ses déesses chasseresses... Pour la beauté de Paris, on ne doit pas toucher à l'hôtel Lamoignon, à la belle demeure de Diane de France.

VI

AUTOUR DE LA SAMARITAINE

La construction des bâtiments (si l'on peut dire) de la « Samaritaine », en 1906, avait déjà frustré le Vieux Paris de quelques précieux souvenirs. « En voyant les constructions actuelles de la Samaritaine, écrivait alors M. de Rochegude, tous les amoureux de Paris ne pourront que regretter la disparition des anciennes maisons... » Et, notre collègue, l'érudit auteur du *Guide pratique*, énumérait tout ce que nous perdions déjà à cette époque : au 2 de la rue de l'Arbre-Sec, le vieux cabaret à l'enseigne de la Bouteille d'Or ; au 4, l'hôtel meublé des Mousquetaires, où, d'après une tradition, d'Artagnan aurait habité ; au 14 enfin, la curieuse impasse des Provençaux, vieille de six siècles.

Aujourd'hui, sous le pic des démolisseurs, c'est tout un pan du quai du Louvre qui s'en va ; tout un pan de cet ancien *Quai de l'Ecole*, dont le nom perpétuait l'un des plus vénérables souvenirs parisiens. Saint-Germain-l'Auxerrois, dont la fondation remonte

à *Clovis*, fut, à l'origine, un baptistère, ainsi que l'indiquaient sa forme et son nom : Saint-Germain-le-Rond. Auprès du baptistère, une école permettait, au néophyte d'achever de s'instruire. Notre-Dame avait la sienne. Il en fut de même pour Saint-Germain-l'Auxerrois, dont l'école, située au bord de la Seine, subsista bien au delà des années de prosélytisme et donna longtemps son nom à ce vieux quai.

Quai du Louvre. Au 10, entre le 8, qu'édifia Bordet, dentiste de Louis XVI, et le 12, qu'habitait Larevellière-Lépeaux, en 1793, se place un roman d'amour, que MM. G. Lenôtre et Georges Lecomte nous ont conté. Au 10, Danton, arrivant à Paris, hanta le *Café du Parnasse*, tenu par le sieur Charpentier. La fille du café, Gabrielle Charpentier, s'enamoura du futur tribun, et nos deux tourtereaux convolèrent en justes noces, à cette église de Saint-Germain-l'Auxerrois qui, peu d'années après, devait devenir l'un des foyers de la réaction monarchiste. N'est-ce point devant le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois que de 1795 à 1797, un autre héros d'Alexandre Dumas, le joyeux Ange Pitou, chantait ses couplets royalistes ?

Mais revenons à la Samaritaine. Comment ne pas rappeler ici le souvenir de cette ancienne pompe hydraulique dont le grand magasin s'est approprié le nom, si fameux dans les annales du Vieux Paris ?

La Samaritaine. Ce « château d'eau », comme

LA SAMARITAINE ET LE PONT-NEUF EN 1760
Peinture de Régnier (Musée Carnavalet)

l'appelle André Duchesne, avait été construit sur pilotis, près de la deuxième arche du Pont-Neuf, du côté de la rive droite. Edifiée de 1603 à 1608 par le Flamand

LE PONT-NEUF SOUS LOUIS XV
Peinture de Lallemand (Musée Carnavalet)

Jean Liutlaër, la Samaritaine distribuait l'eau de la Seine dans les quartiers voisins du Louvre et du Châtelet. Elle devait son nom au groupe sculpté sur sa façade, représentant, près du puits de Jacob, Jésus et la Samaritaine. Au-dessus, une horloge marquant non seulement les heures, mais les jours et les mois, mettait en mouvement un carillon à la flamande :

« Quand, écrit Duchesne, l'heure est près de sonner, il y a derrière l'horloge certain nombre de clochettes, lesquelles représentent tantôt une chanson et tantôt

VUE DU PONT-NEUF SOUS LOUIS-PHILIPPE

une autre, qui s'entend de très loin et est fort récréative. »

La Samaritaine, dont le carillon donnait le ton à tous les diseurs de couplets, à tous les « chantres du Pont-Neuf », la Samaritaine fut peut-être le berceau du journalisme. Pendant la Fronde, c'est autour de

la Samaritaine que se débitaient les nouvelles manuscrites fabriquées au couvent des Augustins. « Depuis cette malheureuse guerre, dit une mazarinade, le *Prédicateur déguisé*, la Samaritaine est devenue la bibliothèque commune de Paris. »

Après la débâcle de 1709 qui emporta les derniers pilotis de la Samaritaine, Robert de Cotte reçut l'ordre de reconstruire le Château d'Eau. Ce grand architecte s'acquitta de cette mission avec le goût parfait dont témoignent toutes ses œuvres. Philippe Bertrand sculpta la figure du Christ et René Frémin celle de la Samaritaine. Chose piquante, ce « Château d'Eau » devint un « gouvernement », un gouvernement qui fait songer assez à celui de Sancho dans l'île de Barataria. Il est juste d'ajouter que le gouverneur — ancien sous-officier à demi-solde le plus souvent — ne connaissait guère de sa province que les revenus. Un concierge administrait ce paisible Etat, cumulant d'ordinaire ses fonctions avec le commerce des pompes. Il lui arrivait encore de louer l'appartement de l'étage inférieur, d'où un escalier menait jusqu'au fleuve. Voulant prendre des bains de Seine pendant l'été de 1717, la duchesse de Bourbon vint se loger ainsi à la Samaritaine ; mais la cour que lui fit le beau marquis de Lassay causa un tel scandale (mis en couplets par tous les chanteurs d'alentour) que notre naïade dut bientôt regagner la terre ferme.

Des coups que lui porta la Révolution (on dépouilla le « château » de son groupe trop religieux, on en bâillonna le carillon et l'on y installa un poste de police), la Samaritaine ne devait pas se relever. En 1813, les nouveaux procédés imaginés pour l'adduction de l'eau des Tuileries et du Louvre la rendirent inutile et comme elle menaçait ruine, on la démolit... Un éta-

QUAI DE L'ÉCOLE ET QUAI DE LA MÉGISSERIE EN 1852

blissement de bains devait, on le sait, lui succéder, établissement que couronnait fièrement — seul souvenir évangélique — un palmier de fer qu'admirait fort M. Ingres, si l'on en croit ses détracteurs... La Samaritaine n'est plus qu'un souvenir... et qu'un grand magasin.

Ce grand magasin, en voie d'agrandissement, nous avons obtenu qu'il ne nous inflige pas, « le long de la glorieuse rivière de la Seine », comme disait Anatole France, et dans le prolongement du Louvre royal, une façade dans le goût de celle qui déshonore la rue de Rivoli et dont je disais, un jour, au

Conseil Municipal tout le mal qu'en pense l'unanimité du public ; qu'on ne s'y trompe pas, une pareille profanation, n'eût pas seulement ameuté la commission du Vieux Paris et le Comité d'esthétique mais, de façon plus générale, tous les Parisiens qui aiment Paris, tous les Français qui aiment la France.

VII

LE PONT DE LA TOURNELLE

« Le plus beau coin de Paris », si l'on en croit Maurice Barrès, le plus beau site parisien est aujourd'hui menacé (1). Qui de nous n'est allé contempler, du pont Sully le déclin du soleil empourprant de sa gloire le chevet de Notre-Dame ? Qui de nous n'a ressenti une pure émotion en découvrant ce lieu unique au monde, les vieux quais de l'*Ile enchantée* (ainsi Corneille appelait l'île Saint-Louis), leurs hôtels anciens, leurs balcons, leurs ombrages ; sur la rive gauche, l'ancien marché aux pommes, si animé au temps du Grand Siècle, et, au cœur de ce paysage séculaire, la nef de la Cité, sous la protection tutélaire de Notre-Dame, voguant avec noblesse sur les eaux paisibles du fleuve illustre.

Ce vénérable et merveilleux aspect de Paris, qui pourrait prétendre que demain il ne sera pas irrémé-

(1) La menace s'est aujourd'hui réalisée ; notre appel n'ayant pas été entendu, quand il en était temps encore.

diablement compromis ? Il est vrai, le développement de la navigation fluviale nous avait contraints à faire le sacrifice de l'ancien pont des Tournelles ; de sorte qu'au lendemain de la guerre, de par l'éventrement de la rue des Deux-Ponts (consommé dès 1913) et la destruction du vieux pont édifié sous Louis XIV, l'île Saint-Louis, cette petite Venise, prenait déjà figure de grande mutilée.

Les amis du Vieux Paris, les érudits saluèrent alors avec tristesse la disparition du pont de la Tournelle. Au cabinet des estampes de Carnavalet, les planches de Pérelle, d'Israël Silvestre furent très consultées. En amont du pont de pierre, édifié en 1656, entre la porte Saint-Bernard et la Tour des Galériens, la *Tournelle*, située sur la rive gauche, en vue des admirables hôtels insulaires de Bretonvilliers et de Lambert, c'était sous le Grand Roi, aux abords du *port aux pommes et aux fruits*, dans les parages du coche d'eau (d'où devait débarquer un jour, venant de Brienne, le jeune Bonaparte), une animation non pareille : promeneurs, voyageurs, fardiers et gagne-petits s'y coudoyaient, sans parler des innombrables bateaux chargés de vins et de bois, immenses et flottantes meules de foin bordant la rive sur plusieurs rangs serrés ou se déchargeant sur la berge, au milieu d'un grand va-et-vient de haquets et de porte-faix.

Ici commençait la « promenade des bains ».

LA POINTE DE LA CITÉ

Peinture par La Reigna (Musée Carnavalet)

A la belle saison, tout le long du quai Saint-Bernard, on se baignait et l'on venait voir se tremper dans l'eau baigneurs et baigneuses.

Dans la relation de leur voyage à Paris, les frères de Villiers ont noté qu'allant se baigner, le 17 juillet 1657, ils observèrent qu'« il y avoit plus de 400 carrosses qui y estoient autant pour se baigner que pour regarder les baigneurs. Les femmes (ajoutent-ils peu galamment) s'y décrassent aussi sous des petites tentes qui sont tendues dans l'eau. »

La vue sur Notre-Dame, cette sublime perspective, faisait déjà courir tout Paris. Comme l'a noté M. Marcel Poète dans son précieux ouvrage sur *La Promenade à Paris au XVII^e siècle*, ce ne sont pas seulement « les habitants de l'île Saint-Louis qui viennent jouir de cette vue durant les belles soirées d'été, mais toutes sortes de promeneurs de diverses parties de Paris ». Un auteur du commencement du XVIII^e siècle parle des promenades à pied qui ont lieu le soir, dans la belle saison, à cet endroit, d'où l'on a, a-t-il soin d'ajouter, une vue « incomparable ».

C'est cette vue incomparable qu'il importe à tout prix de sauver. Le pont de Louis XIV, défiguré sous Louis-Philippe, ne correspondait plus aux nécessités de l'heure. Sa démolition, si douloureuse au cœur des vieux Parisiens, permettra cependant à des chalands de 2.000 tonnes de passer là où ne pouvaient guère s'aventurer que des péniches de 600 tonnes.

Devant des arguments aussi péremptoires, nous n'avons pu que nous incliner.

Mais à une condition, condition formelle, c'est que le nouveau pont de la Tournelle ne déparerait en

L'ANCIEN PONT DE LA TOURNELLE, VU DU QUAI DE BÉTHUNE
Eau-forte de Béjot

rien *la vue incomparable* qu'admiraient déjà nos ancêtres. Dès le mois de février 1919, je m'élevais, au sein du comité d'esthétique, contre un projet qui risquait de nous doter d'un pont « choquant, bancal, avec ses deux extrémités dissemblables ». Depuis, les choses n'ont fait que s'aggraver.

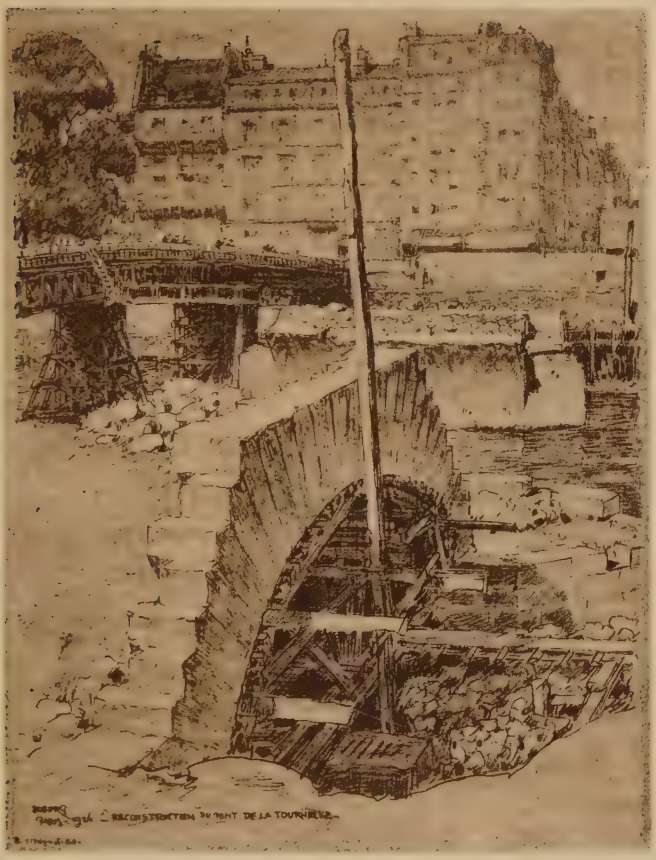
Un projet a été primé, et c'est ce projet qui est en voie d'exécution. Il n'y aurait rien à y reprendre si ses auteurs n'avaient pas songé à élever sur le pont même, à la hauteur de l'avant-bec qui sépare, à l'Est, la première arche de l'arche principale, une bizarre construction d'une hauteur invraisemblable (près de deux fois la hauteur du pont), destinée à lutter en perspective avec les tours de Notre-Dame.

J'entends bien qu'une statue de sainte Geneviève doit couronner cet édifice, et nul n'est plus désireux que moi de voir les Parisiens rendre un hommage solennel à la protectrice de Lutèce. Mais il est, heureusement, dans notre bonne ville, d'autres sites où dresser le monument de la sainte patronne de Paris.

En cherchant bien, on en trouverait d'admirables dans le voisinage immédiat de Notre-Dame.

La question n'est pas là. La question est de savoir si l'on laissera détruire, sans protester, le plus bel aspect du paysage parisien (1). Ce que fut la perspective de Notre-Dame, au temps du vieux pont de la Tournelle, ce qu'elle sera demain, avec le nouveau pont en voie d'exécution, je laisse aux amoureux de Paris le soin d'en juger, d'après les documents que je place sous leurs yeux. A eux de conclure.

(1) Mon collègue au Conseil Municipal, M. André Gayot, a depuis joint sa protestation à la mienne.



RECONSTRUCTION DU PONT DE LA TOURNELLE
Dessin de Boberg

VIII

LA COUR DU DRAGON

« La rue de Rennes n'était pas encore percée et l'on pénétrait dans la cour du Dragon par une rue étroite, sous une voûte où se tordait un effroyable dragon. Il existe encore : c'est un morceau d'un très bon style Louis XV. On l'a peint en vert. Il serait plus beau dans le gris de la pierre. Au temps lointain dont je parle, il était peint d'un rouge vif qui en augmentait l'horreur. Et il semblait que sa gueule enflammée fît un vacarme épouvantable, car, en s'approchant, on entendait un bruit auprès duquel celui des moulins à foulon, qui effraya tant Sancho Pança, passerait pour un doux murmure. Ce tapage étourdissant était produit, à la vérité, par des centaines de marteaux qui battaient le fer ensemble. Ce passage, habité par des cyclopes, est hérissé de grilles peintes en rouge comme le dragon de la voûte. Nous cheminions à travers ce fer retentissant. L'aventure promettait d'être assez merveilleuse... »

C'est ainsi que, dans *La Vie en fleur*, Anatole

France a tracé le plus joli tableau de cette cour du Dragon qui, demain, cédera la place à des immeubles de grand rapport.

Car le dragon qui remplissait d'effroi le petit Anatole Thibault, ce pauvre dragon est bien menacé. La Commission du Vieux-Paris, il est vrai, veille sur sa sécurité. Elle a obtenu de bonnes paroles de l'architecte démolisseur... Mais ce dragon redoutable ne serait, paraît-il, qu'un dragon de plâtre, et voilà qui diminue beaucoup l'intérêt qu'il inspire aux archéologues. J'avoue n'en pas comprendre très bien la raison. Le XVIII^e^ siècle, particulièrement en Provence, fit une grande consommation de plâtre, de staff, de *gypseries ;* et même réalisées dans ces matières assez fragiles, les merveilles décoratives qu'il nous a léguées n'en restent pas moins des merveilles. Le portail de la Cour du Dragon, avec son balcon ventru que supportait ce monstre pittoresque, comptait parmi les plus charmantes curiosités de l'ancien Paris. Monsieur l'architecte, pitié pour le dragon.

— Pourquoi ce dragon se trouve-t-il là ? me direz-vous.

— A cause du pieux souvenir de Sainte-Marguerite. En effet, la rue Gozlin qui s'ouvre non loin de là (c'était la « rue étroite » dont parle Anatole France) s'appelait encore, au cours du siècle dernier, rue Sainte-Marguerite, du nom d'une enseigne. Ce dragon qui décore l'entrée monumentale de la vieille cour

LA COUR DU DRAGON SOUS LE SECOND EMPIRE

herbue et moussue, c'est le dragon légendaire de sainte Marguerite ; ce dragon qui n'était autre que le démon et qui, vaincu, avait pris la forme d'un jeune homme pour séduire la victime du préfet Olibrius, dut encore avouer sa défaite et s'écrier, selon le bienheureux Jacques de Voragine : « O Marguerite, je suis vaincu, et, pour comble de honte, vaincu par une petite fille, et dont le père et la mère ont été mes amis. »

Sauvons le portail et le dragon, mais faisons notre deuil de cette cour si curieuse, où flânait le petit Anatole France, sur les pavés de grès qu'arrosait un ruisseau central, le long des maisons trapues qu'escaladaient des escaliers en vrille, devant les échoppes où l'on battait le fer et où l'on vendait de la ferraille, parmi les voitures des marchandes des quatre-saisons, dont les verdures jetaient, dans la vaste cour assombrie, une note stridente à laquelle répondaient les gammes joyeuses des giroflées, des volubilis et des capucines, semés devant leurs fenêtres par Mimi Pinson et Jenny l'ouvrière.

Cette cour, qui bientôt ne sera plus que gravats et que ruines, cette cour eut son histoire. Là, s'élevait, au XIV^e^ et au XV^e^ siècles, l'hôtel des Taranne, changeurs et argentiers du roi. Là, les religieux du *Saint-Sépulcre* hospitalisaient une partie des pélerins qu'ils recevaient à leur retour de la Terre-Sainte. Là, s'ouvrait, au début du règne de Louis XIV, le Manège de La Baume-Pluvinel, fils de ce Pluvinel, maître

LA COUR DU DRAGON EN 1869

Dessin de Villot

d'équitation du feu roi, et dont le rarissime *Manège royal*, orné de planches magnifiques, fait l'envie et la joie des bibliophiles (l'un des plus beaux exemplaires qui soit figure à la collection Dutuit, dans cette splendide bibliothèque, léguée à la Ville de Paris par les amateurs rouennais).

Le manège de La Baume-Pluvinel, devenu en 1691 académie royale pour les jeunes gentilshommes, fut acheté, au XVIII^e^ siècle, par le riche financier et collectionneur Antoine Crozat, lequel fit construire la cour par Cartault, entre 1730 et 1735, et hospitalisa les premiers marchands de ferraille, dont la postérité transportait au pays des Cyclopes la jeune imagination du petit Anatole Thibault.

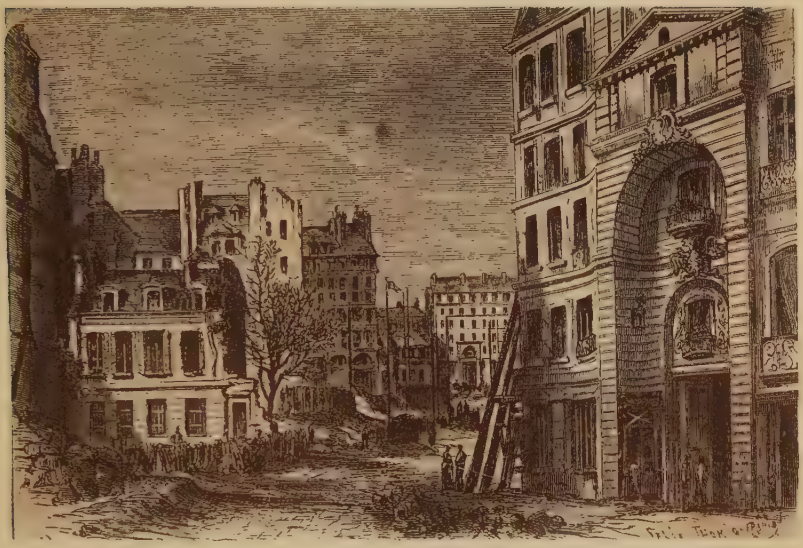
A un moment de son histoire, le passage du Dragon renferma autre chose que du fer ; il recéla de l'acier. Le 25 juillet 1830, les premières bandes d'insurgés vinrent s'y abriter. Ce jour-là, Charles X faisait signer à ses ministres les fatales ordonnances. Après quoi, comme il passait près de M. d'Haussez, qui regardait les murailles avec obstination, le roi demanda à son ministre :

— Mais que regardez-vous donc ainsi, Monsieur d'Haussez ?

— Sire, répondit le ministre de la marine, je cherche s'il n'y a pas ici, par hasard, quelque portrait du comte de Strafford !

Le roi sourit et passa.

Quelques heures après, les cyclopes de la Cour du Dragon cessaient de frapper le fer ; un bruit d'armes succédait au tumulte des forges. De la rue Sainte-Marguerite au passage du Dragon, sourdement, sournoisement, s'allumait l'insurrection.



LA COUR DU DRAGON
A L'ÉPOQUE DU PERCEMENT DE LA RUE DE RENNES
D'après un dessin de F. Thorigny

Trois jours plus tard, le 28 juillet, on est en pleine bataille ; le tocsin sonne à Saint-Séverin, à Saint-Sulpice, à Saint-Germain-des-Prés ; Alexandre Dumas, le bon géant mulâtre, qui s'amuse au milieu de ce désordre, comme l'un de ses *Trois Mousque-*

taires aux beaux jours de la Fronde, Alexandre Dumas vient de prendre part au pillage du Musée d'artillerie. Le casque de François I^er^ sur la tête, l'épée du Roi-chevalier à son côté, le bouclier à son bras, et sur l'épaule, l'arquebuse de Charles IX, l'auteur de *Henri III et sa Cour*, malgré sa force légendaire, a failli succomber sous le poids, avant d'atteindre son quatrième étage de la rue de l'Université.

— Oh ! Monsieur, s'est écrié son fidèle Joseph en l'apercevant, d'où sortez-vous, et qu'est ce que c'est que toute cette ferraille ?

La distribution de ferraille continue. Il faut lire cela, non dans le farouche Louis Blanc, mais dans les *Mémoires* du père Dumas, qui sont bien la chose la plus piquante du monde. Distribution de fusils rue de Tournon, où l'on vient de prendre la caserne de gendarmerie ; distribution de fusils à la prison Montaigu, place du Panthéon, et à la caserne de l'Estrapade, dont le commandant fraternise avec le polytechnicien d'Hostel. Alors, avant la marche sur le Louvre et les Tuileries, c'est la concentration des insurgés, place de l'Odéon, où commande Charras, la distribution de la poudre, la confection des cartouches, le maître de manège Chopin qui ressemble si bien à l'empereur Napoléon qu'on l'acclame et qu'une vieille femme fait le signe de la croix, en s'écriant :

— Oh ! Jésus, je ne mourrai donc pas sans l'avoir revu !

Les quinze tambours de Charras battent la générale, et l'on descend par la rue de l'Odéon en chantant la *Marseillaise*. Au carrefour de Buci, la troupe se partage en trois. Une partie suit tout droit ; elle abordera le Louvre par le pont des Arts ; l'autre oblique vers la rue Dauphine ; elle attaquera du côté de la colonnade de Perrault ; la troisième, qui se tiendra en réserve, se dirige vers la rue Sainte-Marguerite, vers cette Cour du Dragon qui joua, on le voit, un rôle de tout premier plan dans l'histoire des *Trois Glorieuses*.

A cette page de guerre civile, préférons ce trait touchant qui date de la Grande Guerre, du temps sombre où Berthas et Gothas inondaient Paris d'une ferraille, auprès de quoi la ferraille de la Cour du Dragon, voire celle de 1830, paraissaient bien inoffensives. Mystérieux réveil des sources du sentiment et de la foi trop longtemps assoupies, et que provoque toujours — chez les peuples comme chez les individus — la menace d'un grand péril. Au n° 7 du passage, entre deux arcades, dans une niche défendue par un balcon minuscule, s'élevait, s'élève encore une statuette de la Vierge, patronne de Paris. Devant cette niche, jadis la piété de nos pères allumait un cierge qui brûlait de jour et de nuit. O prodige ! on vit soudain, un jour de 1918, tandis que l'ennemi préparait sa ruée suprême vers Paris, on vit le petit cierge des âges de foi se rallumer, on vit une main pieuse entretenir

cette flamme anxieuse ; et toute la Cour du Dragon veilla sur cette fragile lumière. La dernière Madone qui reçut un tel hommage, cette Vierge miraculeuse, cette Vierge historique, il ne faut pas qu'on commette le sacrilège de la jeter aux gravats, à la voirie. Si l'église paroissiale ne la recueille pas, je demande qu'on la conserve dans notre Musée Carnavalet, dans l'une des salles consacrées à l'histoire de Paris durant la Grande Guerre. Où trouver de cette douloureuse et héroïque histoire un témoin plus émouvant, une relique plus sacrée ?

IX

LA RUE MATIGNON EST OUVERTE...

La rue Matignon est ouverte... Ce n'est pas un événement parisien important, comme le sera bientôt la perçée du boulevard Haussmann ; et pourtant, que de souvenirs évoquent encore les pierres dispersées de cette rue Milet, dont la rue Matignon occupe aujourd'hui l'emplacement.

A l'angle du faubourg Saint-Honoré, on trouve encore le bel hôtel du baron Gérard, avec son jardin très diminué, avec sa cour d'honneur, son pavillon, son attique et ses guirlandes au relief opulent. Là, ne résida pas, on le sait, le fameux portraitiste de Napoléon et de Chateaubriand. Cet illustre salon du baron Gérard, auquel M^me^ Ancelot a consacré un chapitre de ses Mémoires, ce salon où, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, se réunissait tout ce qui comptait dans le monde des arts, des lettres et des sciences ; ce Salon, il faut le situer dans la maison que François Gérard avait fait bâtir rue Saint-Germain-des-Prés

(aujourd'hui rue Bonaparte) presque en face de l'église de ce nom.

Pour l'hôtel du 85 faubourg Saint-Honoré, ancien hôtel de La Vaupalière, ce fut seulement en 1875 que le descendant du peintre de *Psyché*, le baron Gérard, l'acquit et l'habita. Sur cette belle demeure, Thiéry, dans son *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, écrivait en 1787 : « l'Hôtel de La Vaupalière, bâti sur les dessins et conduite de M. Colignon, architecte, s'annonce par une espèce d'avenue et a ses vues et ses jardins sur les Champs-Elysées ».

Louis Colignon ne faisait que construire pour lui-même. L'hôtel lui appartenait, ce qui, peut-être, explique les soins qu'il y déploya. Son premier locataire, le marquis de La Vaupalière, donna son nom à l'hôtel édifié par Colignon. Après lui, sous le premier Empire, cette fastueuse maison devint la propriété de Roederer, pour être vendue ensuite, sous Louis-Philippe, à Charles-Aimé-Joseph, comte Lehon, ambassadeur du Roi des Belges. Ce fut Lehon qui fit offrir la couronne de Belgique au duc de Nemours et qui négocia le mariage de la princesse Louise d'Orléans avec le roi Léopold.

Quant à la comtesse Lehon, nul n'a oublié que cette blonde irrésistible fut la grande amie du duc de Morny. L'hôtel de Ray, situé rue de Penthièvre, de l'autre côté du faubourg Saint-Honoré, hôtel où, près de sa grand'mère, la comtesse de Flahault, amie de

LA RUE MATIGNON

Talleyrand, s'écoula l'enfance de Morny ; l'hôtel de La Vaupalière, où celui-ci connut et aima la comtesse Lehon ; enfin, au 15 de l'avenue des Champs-Elysées, la « Niche à Fidèle » ; ces trois demeures, situées dans un faible rayon expliquent et commentent la vie sentimentale du premier ministre de Napoléon III. Dans son bel ouvrage, consacré au *Duc de Morny*, M. Marcel Boulenger nous donne une grande idée de la comtesse Lehon et des soirées données à l'ambassade de Belgique.

« La cour de Louis-Philippe en fut éblouie. Le prince royal en personne environna la délicieuse Mme Lehon de galanteries infinies et il n'y eut seigneur ni diplomate, ministre ni financier, dandy ni journaliste qui ne fût à ses pieds... On montrait l'illustre hôtel Lehon aux étrangers en excursion parmi les arbres de ce quartier excentrique et potager, où rôdaient encore des poules et s'ouvraient des guinguettes. »

Mitoyen de l'hôtel de Vaupalière, au 17 de la rue Matignon, s'élevait l'hôtel Fersen, dont le Jockey-Club occupe aujourd'hui l'emplacement. Pourquoi cette demeure si gracieuse garda-t-elle le nom du suédois Axel de Fersen ? Sujet controversé. Faut-il admettre avec certains que, cette fois, la légende eut raison de l'histoire ?

Quatre ans après sa construction par Milet, qui, lui aussi, l'avait édifié pour son propre compte, cet

L'HOTEL FERSEN

hôtel fut acheté par le marquis de Breteuil. En 1791, il était habité par un personnage assez mystérieux, le marquis de Poyanne, lequel dut se féliciter de n'avoir point, de l'autre côté de la rue, des voisins pour l'épier dans son petit jardin « en figure de cône ». Si ces voisins avaient pu surveiller l'hôtel, leur témoignage eût été précieux à recueillir, lors du procès qui suivit le retour de Varennes. On eût pu savoir, de façon précise, si le beau Fersen résidait là en titre ou bien si, comme il est plus probable, il ne louait l'hôtel que clandestinement, pour y tramer, loin du regard des mouches, l'enlèvement de la famille royale.

Car il semble bien établi, malgré tant de démentis, qu'à la veille de Varennes, Axel ait séjourné en cachette dans l'hôtel de Breteuil. N'est-ce pas précisément un témoin, témoin irréfutable, le fils du marquis de Bouillé, qui raconte dans ses *Mémoires* comment, venu à Paris pour préparer la fuite de la famille royale, il alla voir Fersen, dans une maison très retirée, au coin de l'avenue Matignon ?

La sagesse des nations veut qu'il n'y ait pas de fumée sans feu, et c'est une vérité positive que la légende s'appuie presque toujours sur un fait historique. Une longue tradition voulait que l'hôtel de Breteuil s'appelât hôtel Fersen. Dès qu'on se reporte au témoignage du marquis de Bouillé, on doit reconnaître que cette tradition semble bien être véridique.

Reste la fameuse question de l'immense berline

SALON ROND DE L'HOTEL FERSEN

qui n'aurait jamais pu passer par la porte très étroite de l'hôtel Fersen. Mais cette question ne se pose pas une seconde. Ce carrosse, dont les proportions démesurées devaient provoquer l'arrêt à Varennes... et le désastre, ce carrosse, remisé d'abord chez l'écossais Crawfurd, rue de Clichy, fut conduit le 8 juin 1791 dans les écuries du comte de Fersen, sises au faubourg Saint-Honoré, « deux ou trois portes cochères au-dessus de la rue Matignon », déclara le carrossier Jean-Louis. Il suffit de consulter à ce sujet, dans le dossier de Varennes publié par M. Bimbenet, la déposition de Balthazar Sapel, cocher du comte de Fersen, témoignant que « le samedi après-midi ou le dimanche matin, il a vu arriver dans l'endroit où étaient les remises et les écuries de M. le comte de Fersen, grande rue du faubourg Saint-Honoré, à peu de distance de la rue Matignon, où demeurait ledit sieur comte de Fersen, une grande voiture neuve dite berline, que le déposant a fait mettre sous l'une des remises ». Ne voilà-t-il pas encore un témoignage décisif ?

C'était donc bien là. — Oui, là, un homme jeune, ardent, généreux, beau entre tous, prépara, avec quelle émotion et quelle tendresse, l'évasion de cette reine qu'il adorait... Là, peut-être, il reçut cet anneau d'or que Marie-Antoinette avait porté et qui brilla à son doigt jusqu'à l'heure fatale où lui-même, le 20 juin 1810, fut assassiné.

Les souvenirs de la Révolution, voici qu'on doit

encore les évoquer, après avoir traversé le faubourg Saint-Honoré et longé l'autre tronçon de la rue Matignon qui doit bientôt, ne l'oublions pas, rejoindre la rue de la Boëtie, en supprimant en chemin une partie de la caserne Penthièvre. Penthièvre, un nom qui nous rappelle l'infortunée Lamballe, mais surtout les heures ardentes qui précédèrent la prise de la Bastille. Avant d'abriter la Garde Républicaine, la caserne Penthièvre, construite en 1780, sur les instances du maréchal de Biron, leur colonel, servit de caserne aux Gardes françaises.

Trois compagnies y résidaient. C'est dans la cour de cette caserne que furent déposés, le 13 juillet, les canons du Gros Caillou que, sur l'ordre du Maréchal de Broglie, on devait enclouer ; et le lendemain 14, ce fut un détachement de la compagnie de Lubersac, alors logé à Penthièvre, qui prit part à l'attaque de la Bastille.

Voilà encore, balayés par le souffle de la cité nouvelle, bien des vieux souvenirs parisiens, des souvenirs tendres, douloureux, héroïques, cruels... Les souvenirs des villes ressemblent tellement aux souvenirs des hommes !

X

LE BOULEVARD

Le boulevard se meurt. — Le boulevard est mort.

Les Parisiens de ma génération l'ont vu mourir lentement. Ils gardent le souvenir émerveillé du boulevard d'il y a trente ans, encore tout pétillant d'esprit, tout scintillant de lumières, avec les *salles des dépêches* des grands journaux, ouvertes au public jusqu'à minuit, les cafés illustres, dont la vie ne s'était pas retirée, les magasins luxueux, bijoutiers, orfèvres, confiseurs, dont les devantures restaient illuminées jusqu'à dix heures du soir, les librairies où l'on pouvait, tard dans la nuit, feuilleter les nouveautés — Anatole France, Loti, Barrès, Bourget — participer à l'existence intellectuelle du pays.

Tout cela est mort, bien mort. Il n'y a plus sur le boulevard que des cinémas et des banques, que des banques et des cinémas (1). Ne soyons pas surpris

(1) Faisons une exception pour la librairie Flammarion du boulevard des Italiens, que son actif gérant, M. Samuel, a pris l'initiative de rouvrir la nuit.

qu'après la haute couture, le commerce des tableaux déserte les parages du boulevard pour les abords de l'Etoile et des Champs-Elysées. Le boulevard se meurt. Le boulevard est mort. L'achèvement du boulevard Haussmann lui aura porté le coup suprême.

Le pic du démolisseur va frapper cette fois en plein cœur du boulevard, en plein boulevard de Gand. Car le boulevard des Italiens, qui doit son nom (1783) au Théâtre des Italiens, demeurera surtout dans l'histoire glorieuse du romantisme sous l'appellation de boulevard de Gand. (On sait qu'on le baptisa ainsi, en 1815, parce que c'était le lieu de réunion des partisans de Louis XVIII, réfugié à Gand pendant les Cent-Jours.)

La translation de l'Opéra, de la place Louvois à la rue Le Peletier, en 1821, accrut la vogue du boulevard de Gand, et M. de Roquefort put écrire, en 1826, dans son *Dictionnaire des monuments de Paris* : « Le Café de Paris et celui de Tortoni siègent dans la contre-allée que la mode a choisie, depuis quelques années, pour le rendez-vous des femmes les plus brillantes et des merveilleux de toute l'Europe. »

Boulevard de Gand ! Les lions et les lionnes ! Les dandys ! Les biches ! Les cocodès, les gandins (ce mot ne viendrait-il pas précisément du boulevard de Gand ?) Roger de Beauvoir, Nestor Roqueplan ; le roi des mystificateurs, Coco Romieu, Tattet, Arvers, le prince Belgiojoso et Alfred de Musset et la reine Pomaré !

Que de souvenirs à jamais abolis ! On sait gré à

BOULEVARD ET PORTE SAINT-DENIS
Dessin de Georges Michel (Musée Carnavalet)

M. Jules Bertaut de les avoir récemment ranimés dans un charmant ouvrage : *Le Boulevard,* malgré tout mélancolique comme un adieu.

La disparition du passage de l'Opéra, condamné à mort par la percée du boulevard Haussmann, permet à M. Jules Bertaut d'évoquer bien des fantômes. C'est là que l'*Evénement*, au temps de la direction de Magnier, mena une lutte épique contre tout un peuple d'huissiers : « Pas de jour, rapporte M. Jules Bertaut, qu'un huissier ne se présentât et ne vînt apporter à M. Magnier un exploit parfaitement rédigé, que le directeur de l'*Evénement* accueillait avec un scepticisme souriant du meilleur ton. A la fin, les huissiers avaient pris la plus grande considération pour un client de cette importance. Songez que, bon an mal an, il leur faisait gagner 70.000 francs ! Tous le vénéraient, et lui-même avait fini par se lier d'amitié avec certains.

» Un jour, descendant de son journal, Magnier se sent happé à la manche par quelqu'un dans l'étroit escalier du passage de l'Opéra.

« — Monsieur, j'aurais bien besoin d'aller voir ma mère en province.

« — Eh bien ! allez-y, mon ami, fait Magnier.

« — C'est que je voudrais bien avoir un permis.

« — Un permis ? A quel titre ?

« — Je suis porteur de contrainte : voilà dix ans que je vous apporte tous les jours du papier timbré !

BOULEVARD POISSONNIÈRE AUX AGES ROMANTIQUES
Peinture par Dagnan (Musée Carnavalet)

« La réponse était péremptoire. Magnier donna le permis. »

Avec le passage de l'Opéra disparaîtra la librairie que dirige Eugène Rey, l'actif président de la Société

LE BOULEVARD ET LE THÉATRE DE L'AMBIGU VERS 1830
Peinture par Canella (Musée Carnavalet)

des libraires de France. Non loin, le fameux Flammarion du boulevard des Italiens, auquel son gérant Samuel, prototype du libraire qui lit et qui lit bien, infusait une vie nouvelle, le Flammarion du boulevard doit fermer ses portes. Voilà de grandes pertes pour

le monde des auteurs et des éditeurs. Il faudra que la Ville de Paris s'en préoccupe. La pensée française ne

LE PASSAGE DES VARIÉTÉS SOUS LE DIRECTOIRE
Aquarelle

doit pas être chassée du boulevard. Il faudra que les constructeurs des nouveaux immeubles soient amenés à lui réserver la place qui lui est due.

Plus loin, sur le boulevard, après le délicieux pavillon de Hanovre, que la publicité déshonore, voici encore une librairie sur le point de disparaître, la librairie Floury. Tous les patriotes savent ce qu'ils doivent à Henri Floury, honneur de la librairie française, qui fit tant avec son ami Hansi pour la cause alsacienne ; là, on ne saurait trouver de ces publications malsaines, de ces ouvrages faussement naturalistes qui nous desservent si cruellement à l'étranger. Floury et son gérant Debaise ont à cœur de ne vendre au public que des livres dignes de la France. Ceux-là aussi, vont s'en aller, chassés par la spéculation. Car on vend tout l'immeuble où la librairie Floury s'abrite, depuis bien des années, auprès du *Napolitain*.

Le *Café Napolitain !* Il va donc disparaître, lui aussi, le Napolitain ! Deux générations de journalistes disparues. La fameuse table, à gauche, en entrant, qui fut celle de Catulle Mendès, d'Ernest La Jeunesse, de Georges Feydeau, de Georges Courteline...

Si l'on en croit M. Jules Bertaut, historiographe du boulevard, c'est, sinon autour de cette table fameuse, du moins dans ses environs immédiats, que furent fabriqués, essayés, lancés les principaux des surnoms qui firent les délices du Paris de 1907 et 1908.

Et M. Jules Bertaut d'en citer quelques-uns :

« Une femme du monde qui adore la musique et les méchancetés : *Le serpent à sonates*.

LE PETIT COBLENTZ (BOULEVARD DES ITALIENS)
D'après un dessin de Desrais

« Une jeune fille de la société dont la bêtise a su tout de même dénicher un mari : *La Cruche casée.*

« Un poète souvent couronné par l'Académie française et d'une indigence littéraire notoire : *Le poète lauréat-médiocritas.*

« Enfin, Ludovic Halévy : *La veuve Meilhac.* »

Ne froncez pas le sourcil devant ce feu d'artifice, auquel on pourrait ajouter quelques fusées. Ce fut sans doute le dernier bouquet d'esprit tiré sur le boulevard.

XI

LA "MAISON MAUDITE"

C'est un des rares vestiges du vieux Paris qu'on verrait disparaître sans un serrement de cœur. Cette grande façade lugubre, qui domine le joyeux tumulte populaire du faubourg Saint-Denis, oppresse le passant, même celui qui ignore tout de son histoire, de son passé... et de son présent. C'est un de ces monuments, grevés d'infamie, suant le sang et la honte, voués à toutes les lèpres humaines, et dont on se détourne en frissonnant.

Et pourtant, comme l'a fort justement fait remarquer M. G. Lenôtre, la sinistre et odieuse histoire de Saint-Lazare est « toujours côtoyée par un invisible cortège de bons génies consolateurs, depuis le grand saint qui vécut et mourut là, depuis la pauvre tricoteuse qui prophétisait aux détenus de la Terreur, la fin imminente des massacres, jusqu'aux saintes mondaines qui, aujourd'hui encore, y vont porter le réconfort et l'espérance ».

Cette histoire, il faut la feuilleter dans l'ouvrage

si documenté que le docteur Léon Bizard et Mlle Jane Chapon viennent de consacrer à Saint-Lazare, et l'évoquer, plus vivante encore et plus terrible, au cours d'une visite à la « maison maudite ».

Cette crypte — ou cave — aux voûtes ogivales, voilà tout ce qui reste de la maladrerie du XIIe siècle. La lèpre, la grande plaie du Moyen Age, telle est la première patronne de la maison de Saint-Lazare, maison royale, car, au jour de son entrée à Paris, le roi y recevait les hommages de ses vassaux... Hommages qui n'allaient pas sans mélancolie, puisque, après leur mort, nos rois devaient encore faire halte à Saint-Lazare: leurs corps y séjournaient vingt-quatre heures, avant d'être portés à Saint-Denis. C'est là, dans l'enclos Saint-Ladre, qu'en 1429 campa l'armée de la Pucelle avant de livrer assaut à Paris...

Après l'héroïque bergerette lorraine, le bon berger gascon, Vincent Depaul (selon les RR. PP. lazaristes, telle est la véritable orthographe du nom de ce saint si justement populaire). Des constructions édifiées par saint Vincent de Paul, il ne subsiste que la cour d'entrée de la maison des Ordinands, un pavillon d'aspect très provincial, avec ses portes-fenêtres à petits carreaux, ses mansardes à pignon, ses arbustes et ses poules. Dans le campanile qui domine le deuxième corps de bâtiment de Saint-Lazare, parallèle au faubourg Saint-Denis, une cloche perpétue encore le souvenir du fondateur des lazaristes, une cloche

PILLAGE DE SAINT-LAZARE

D'après le dessin de Prieur

qu'Anne d'Autriche aurait donnée à saint Vincent de Paul, et qui, depuis trois siècles, a sonné tant de glas, tant d'heures misérables et tragiques. Avant de sonner

VESTIGE D'UNE GALERIE SOUTERRAINE GOTHIQUE

les heures terroristes, la cloche d'argent a tinté pour ces gens du monde qui, de 1635 à 1660, venaient là, faire retraite, au nombre de vingt mille, afin de se « faire blanchir à Saint-Lazare ». Comme le disait en gasconnant le bénin M. Vincent, « Saint-Lazare est devenu comme l'arche de Noé, où toutes sortes

L'ESCALIER DE SAINT-LAZARE SOUS LA RÉVOLUTION
Peinture d'Hubert Robert

d'animaux, grands et petits, sont reçus et nourris ».. Quelle irrévérence de la part de l'ancien pastour, qui avait été, il est vrai, l'aumônier de la reine Margot ! Parmi ces « animaux grands et petits », songez qu'on peut citer Bossuet, Fléchier, Massillon, qui venaient prêcher les retraites ; Turenne, Condé, Richelieu, Mazarin, Louis XIII, Anne d'Autriche, et plus tard Louis XIV. Quelle « arche de Noé » !

Vingt ans après la mort de saint Vincent de Paul, Edme Jolly, troisième général de la congrégation, édifia la plus grande partie des constructions, hormis l'aile droite qui date de 1779. Les lazaristes

LE GRAND DORTOIR

LA MÉNAGERIE

résidaient dans les trois pavillons groupés autour de la façade donnant sur le faubourg Saint-Denis. Dans la cour d'entrée, où les pères prenaient leur récréation, subsiste, sur l'un des pavillons, un des cadrans du temps d'Edme Jolly. Sous la couronne royale, on lit la date : 1683, et, au bas du cadran, cette devise redoutable : *Hæc mea forte tua.* (Cette heure est la mienne, peut-être la tienne.)

Maison de force dès le XVII[e] siècle, Saint-Lazare hospitalisait les fils de famille que leurs parents désiraient voir s'amender. Tout nouveau venu devait, en entrant, passer par les verges du *père fouettard.*

Ajoutons que ce n'était pas un père lazariste qui donnait le fouet, mais un domestique flagellant, chargé spécialement de ce service.

En 1785, Beaumarchais fut conduit à Saint-Lazare, et y fit, à son gré, trop ample connaissance avec le *père fouettard :*

Un Lazariste inflexible
Ennemi de tout repos,
Prend un instrument terrible
Et l'exerce sur son dos...

Hélas ! la vieille maison n'allait pas tarder à connaître des supplices plus terribles.

Le 13 juillet 1789, on pille Saint-Lazare. Le 18 janvier 1794, l'ancienne maladrerie devient geôle nationale. Autre « arche de Noé » que n'avait pas

prévue le bon M. Vincent. Captifs et captives parquent là par centaines. Roucher, le poète des *Mois*, y donne la réplique à Hubert Robert, fanatique du jeu de ballon, Hubert Robert qui ne cesse de peindre et qui, faute

PRISON DE SAINT-LAZARE
Façade sur le faubourg Saint-Denis

de toiles, enlumine le creux des assiettes. Le baron de Trenck rêve d'évasion ; le marquis de Sade rumine ses folies criminelles, et André Chénier rencontre Aimée de Coigny — *la Jeune captive*...

Puis c'est l'abominable loi de prairial, qui ne prévoit qu'une peine : la mort, et qui remet les accusés à « la conscience de leurs juges ». Ce sont les hécatombes des 6, 7 et 8 thermidor, les *Trois Journées de Saint-Lazare,* auxquelles vient mettre un terme la chute de Robespierre... Dans ces couloirs qui existent encore, dans ces tristes corridors de prairial, de germinal, de floréal (celui-là réservé aux prisonnières) que de fantômes sanglants !

Après Thermidor, Saint-Lazare ne tarde guère à devenir cette affreuse prison de femmes, dont la vue ne cessera d'oppresser le passant. En vain les religieuses de l'ordre de Marie-Joseph se dévoueront à soigner, à guérir tant de misères féminines ; en vain, l'impératrice Eugénie et la princesse Mathilde viendront bien des fois adoucir par leurs offrandes le sort des prisonnières ; en vain, aujourd'hui, des âmes généreuses tentent de contribuer au relèvement de ces êtres déchus..., Saint-Lazare, léproserie, maison de force, geôle sous la Terreur, et depuis lors, prison de femmes, met comme une tache sinistre sur ce coin de Paris. Sans doute, ce seront bien des souvenirs qu'on balayera encore en démolissant Saint-Lazare, mais des souvenirs si atroces que les plus fervents amis du Vieux Paris n'osent pas demander grâce pour la *maison maudite*.

XII

AU CYGNE ROUGE. — AU SOLEIL D'OR

Cette petite maison basse, de mine chétive, sous son toit mansardé, cette masure, située à l'angle de la rue Jean-Nicot et de la rue de l'Université, cet humble restaurant, d'aspect renfrogné avec les gros barreaux de fer de ses fenêtres, ce grand *Cygne blanc*, peint sur le mur extérieur, tout cela va bientôt disparaître, s'en aller en poussières et en plâtras. Disparition qui fera peu de bruit, et pourtant...

Ce *Cygne blanc* était autrefois le *Cygne rouge,* le fameux cabaret qui, au siècle des grâces, fut le lieu de tant de rendez-vous galants.

Des beaux jours du moulin de Javel, la joyeuse guinguette dont parle Rabelais, et de l'île des Cygnes, si chère aux Parisiens, et où, selon Dangeau, le prince de Conti donna, en septembre 1718, une si jolie fête de nuit, dont certaine dame de Normandie fut la reine, au grand dépit de son époux, ce cabaret du *Cygne rouge* est le dernier témoin.

La chétive maison fut bâtie en 1675, par l'un des

entrepreneurs qui venaient de construire l'Hôtel des Invalides. Ainsi furent utilisés les quelques matériaux que n'avait pas absorbés l'immense édifice. Le pont de bois qui reliait l'île des Cygnes à l'auberge du *Cygne rouge* existait encore en 1800.

Sous le règne de Louis XVI, alors que Grenelle était une vaste plaine maraîchère, d'où émergeaient quelques îlots de peupliers, le *Cygne rouge* reçut souvent la visite du fameux marin américain Paul Jones, et tel était le renom du cabaret qu'on y vit maintes fois le Comte d'Artois — le futur Charles X — en compagnie de la Duthé et de quelques intimes.

Après Thermidor, l'un des plus farouches robespierristes, Coffinhal, y chercha un asile provisoire. C'est à ce fanatique, vice-président du tribunal révolutionnaire, que nous devons l'une de ces janoteries jacobines, où la cruauté le dispute à la bêtise.

Comme on lui demandait d'accorder à Lavoisier le sursis qu'il réclamait pour pouvoir mettre la dernière main à une découverte qu'il croyait utile, Coffinhal refusa en ces termes lapidaires : « La République, s'écria-t-il, n'a pas besoin de chimistes ! »

Et pourtant, comme pour démentir cet imbécile, non loin de ce cabaret du *Cygne rouge*, où il devait quêter un abri, entre la place Dupleix et le boulevard, dans les bâtiments de l'ancienne ferme de Grenelle, la Convention établit la poudrière dont elle confia la direction au *chimiste* Chaptal. Alors les maraîchers

de Grenelle voyaient passer chaque jour de longs convois de munitions destinés aux armées de la République.

Une terrible catastrophe vint mettre fin à la fabri-

AU SOLEIL D'OR

cation. Le 31 août 1794, à 7 heures et demie, une formidable explosion épouvanta les Parisiens. La poudrière de Grenelle venait de sauter. Les causes de ce sinistre furent portées au compte du parti *Clichien*, qui, deux ans plus tard, ne tendait à rien moins qu'à renverser le Directoire.

Sur cette *Attaque de Grenelle* par les commu-

nistes en 1796, il faut lire le curieux ouvrage si documenté, si animé, si plein d'enseignements pour l'heure présente, publié par M. P. Bessand-Massenet.

Cette lecture faite (il n'en est pas de plus captivante), je vous donne rendez-vous au *Soleil d'or,* à cette ancienne auberge, aujourd'hui lavoir et prochainement vouée à la destruction, qui porte le numéro 226 de la rue de Vaugirard et fait face à la rue de la Procession.

L'enseigne rayonne encore au-dessus des lourds vantaux de la porte rustique ; les bornes sont usées, les bornes qui virent le drame.

Franchissons le porche. Nous voici dans une cour, très vaste, une grande cour qui servait de remise aux berlines et qui aussi abritait tonnelles et escarpolettes. A gauche, à droite, des communs dont la plupart sont anciens ; des fers forgés au décor parlant — tournesol dans des rinceaux — ornent les accoudoirs des fenêtres. Un escalier intérieur dont on voit l'amorce, deux escaliers extérieurs. Au loin, la Tour Eiffel.

Aujourd'hui un lieu sordide et sinistre. Sous le Directoire, une auberge réputée. Dans le village de Vaugirard, dans la Grand-Rue, il n'en était pas de mieux achalandée.

C'est là que les partisans de Gracchus Babeuf, les théoriciens des Egaux, entreprirent d'initier au *Bonheur commun* les dix mille hommes du camp de

Grenelle, et de les jeter sur Paris comme des chiens à la curée. L'extermination radicale des bourgeois et des riches, avec le partage et le pillage des

propriétés, n'était-ce point là les fins véritables de l'insurrection ?

« En faisant boire le militaire, avait dit Grisel, ce capitaine qui devait livrer les conspirateurs, on a vite fait de lui monter l'esprit à la hauteur nécessaire. »

Ce fut au *Soleil d'or* que les séides de Babeuf, de Rossignol et de Drouet abreuvèrent largement les militaires du camp de Grenelle, pour y semer et y entretenir l'esprit d'indiscipline.

C'est au *Soleil d'or* que, le 9 septembre 1796, s'embusquèrent les factieux, les Cusset, les Javogues, les Simon. C'est devant le *Soleil d'or*, que le général Chanez est attaqué, qu'un de ses dragons est renversé. C'est de là, que deux cents factieux partent à l'attaque du camp de Grenelle, attaque qui, grâce à la vigilance de la police, devait se terminer par un fiasco. C'est au *Soleil d'or* que le lendemain matin, dès cinq heures, le *Bureau central* perquisitionne, questionne, arrête..., et c'est du *Soleil d'or* qu'un mois plus tard, jour pour jour, on entend les dernières décharges du peloton d'exécution qui, au camp de Grenelle, vient d'expédier les derniers soutiens du *Bonheur commun*.

Pendant ce temps, en Italie, le général Bonaparte commence d'écrire une histoire plus belle... Les roulements victorieux du tambour d'Arcole vont dissiper les tristes souvenirs de l'équipée communiste.

XIII

LE MARTYRE DE LA RUE BERTON

« Plusieurs semaines tout demeura stagnant, comme si la nature du sous-sol eût déplu à l'architecte invisible. Puis, tout à coup, un matin, une nouvelle équipe. Mon cœur palpita. Ils étaient huit. Pendant que je les comptais, j'entends un bruit inusité, dans une autre région du sous-bois : Trois gaillards, en bras de chemise, s'agitaient au pied d'un arbre et violaient, d'un premier coup de pioche, cette terre de luxe, vouée, depuis des générations, à jouer le seul rôle, auguste et délicat, d'un tapis de prière, entre des colonnes naturelles et sous des voûtes d'ombrages ; quand l'instrument ne faisait que retourner le sol, le bruit ne parvenait pas jusqu'à mon oreille ; mais lorsqu'il touchait, en l'écorchant, la racine, j'éprouvais un choc qui, à la vérité, était aussi bien moral que physique... »

Qui parle ainsi ? Un illustre habitant de Passy, René Boylesve, dans ses délicieux *Souvenirs du Jardin détruit*. Ce court roman, qui pourrait bien être un chef-d'œuvre, une grande ombre le domine, celle d'un parc séculaire, suprême vestige de ce vaste

parc de Boulainvilliers, qui évoque tout ensemble les ombres contrastées du fameux Samuel Bernard, du non moins fameux La Popelinière, et enfin, de cette funeste comtesse de La Mothe, qui compromit le cardinal de Rohan et Marie-Antoinette dans l'affaire du collier.

Désolé de voir se resserrer de jour en jour, et se vulgariser, l'horizon de son charmant hôtel de la rue des Vignes, René Boylesve devait avoir bientôt d'autres sujets d'amère inspiration. A quelques pas de chez lui, en bordure de la rue Raynouard et de la rue Berton, dont les jours sont comptés (avis aux amateurs de pittoresque), « une terre de luxe» gémit sous les coups d'un «architecte invisible ». L'un des plus beaux « coins de Paris », le charmant domaine de la princesse de Lamballe, vient de disparaître.

Quelle pitié ! Par ces moroses journées d'automne, c'est presque un pèlerinage funèbre qu'entreprendre l'ascension de cette vénérable rue Berton, aux anciennes murailles verdies par la mousse et le lierre.

Pourquoi rue Berton ? demandent certains amoureux du Vieux Paris. Pourquoi ? La branche perpendiculaire à la Seine s'appela successivement *rue d'En-Bas qui conduit à la rivière de Seine,* ruelle de Chevreuse, puis rue de Seine ; tandis que la branche parallèle à la rue Raynouard portait le nom de rue Basse, rue des Roches, ruelle des Blanchisseuses, rue

PARIS QUI S'EN VA. - La rue Raynouard à Passy (ancienne rue Basse). Dessin de Gaston Coindre.

du Roc, rue des Rochers. En 1865, ces deux rues, rue de Seine et du Roc, furent réunies sous la dénomination de rue Berton, en mémoire de Berton, directeur de l'Opéra italien et compositeur.

Montons cette ruelle rustique, toute jalonnée de bornes cavalières et qu'éclairent, tant bien que mal, les réverbères à potence, où pourtant le manchon du bec Auer a remplacé le quinquet de la lampe à huile. Au 14, un gracieux pavillon, contemporain de Florian. Là, vécut en effet le charmant fabuliste Florian, le doux Florian, lequel, en quatre vers, a tracé le portrait de son protecteur, le duc de Penthièvre et celui de sa voisine (belle-fille du duc de Penthièvre), l'infortunée princesse de Lamballe, veuve à dix-neuf ans :

Pieux comme Booz, austère avec douceur,
Vous aimez les humains et craignez le Seigneur.
Hélas ! un seul soutien manque à votre famille :
Vous n'épousez pas Ruth, mais vous l'avez pour fille.

Dominant ce qui fut le parc de Lamballe, voici la haute terrasse de la maison où, de 1840 à 1847, demeura Balzac (on sait que l'entrée principale s'ouvre sur la rue Raynouard, au 47). Par cette porte dérobée, le pauvre grand homme, à qui pourtant ses romans procuraient de fort beaux revenus, devait fuir, bien souvent, ses créanciers.

Ici, au 24, une plaque de marbre, placée en 1910

RUE BERTON (Dessin de Manesse)

Au premier plan, à gauche, la maison de Balzac
Au deuxième étage, la fenêtre de son cabinet de travail

par la commission du Vieux Paris et, surplombant une grande borne mal dégrossie, porte cette incription: *Borne posée en 1731 pour indiquer les limites des Seigneuries d'Auteuil et de Passy.*

Mais retournons sur nos pas. Au 17, une grande grille en fer forgé, dernier souvenir d'un âge de gloire, nous accueille. Ici, il y a quelque treize ans, le propriétaire de ce beau domaine, lui-même aujourd'hui disparu, nous reçut et nous guida, avec notre regretté Georges Cain. Ici, où d'invisibles architectes tracent des rues nouvelles, bâtissent des immeubles de rapport, des garages de ciment armé dont le toit servira de *court* pour le tennis, ici s'élevait, il n'y a guère, un parc magnifique, des allées ombreuses comme les aimait tant Fragonard, un admirable pavillon à pilastres et à balustres, témoin délicat et sublime de cette époque merveilleuse, où le goût français s'épanouit dans toute sa fleur. Dans un très curieux ouvrage consacré à *La Princesse de Lamballe intime* (d'après les confidences, nous dirons même les indiscrétions de son médecin, Gaiffert) le docteur Cabanès a publié, au sujet de cette demeure, une lettre extrêmement intéressante de son confrère le docteur Meuriot : « Madame de Lamballe avait acheté cette propriété de la famille de Luynes, qui la tenait de la marquise de Chevreuse. Le premier propriétaire est Antoine Nompar de Caumont de Lauzun, qui s'y est retiré à l'époque de sa vieillesse, et l'on

raconte qu'il se servait des souterrains qui existent encore dans sa propriété et qui proviennent d'anciennes carrières, pour se soustraire à ses créanciers par la fuite. Pour en revenir à la princesse de Lamballe, celle-ci aimait infiniment cette propriété et les

LE PAVILLON DE MADAME DE LAMBALLE

mémoires du temps rapportent qu'elle l'avait achetée à cause des trois terrasses garnies de lilas qui dominent la Seine. »

Pauvres lilas ! Ils sont loin ! Et pourtant, dans le soir qui tombe, dans cette lumière d'automne qui défaille, combien de souvenirs se lèvent ! Lauzun, Don Juan vieilli, fuyant ses créanciers, tout comme

plus tard le grand historien de Rastignac et de Rubempré, Lamballe, cette fragile et douloureuse Lamballe, chez qui Marie-Antoinette alla si souvent prendre le thé à l'anglaise et le café à la viennoise, Lamballe, que les massacreurs des sections ne vinrent nullement chercher là, en août 1792, comme on l'a prétendu jusqu'à ce jour, car, tout au contraire (le récit de Gaiffert, publié par le docteur Cabanès, l'établit nettement), Mme de Lamballe se trouvait, le 10 août, *aux Tuileries, dans l'appartement de la reine,* où la retenaient les devoirs de sa charge. Les Tuileries, les Feuillants, le Temple, puis la Force, telles furent les étapes de son long martyre.

Au cours du siècle suivant, un grand poète, un grand nerveux, lui aussi, tout comme l'infortunée Lamballe, Gérard de Nerval, devait passer de tristes heures dans cette maison, devenue la maison de santé du docteur Blanche... Lauzun, la princesse de Lamballe, Gérard de Nerval, n'est-ce pas un peu de la beauté française qui disparaît, cette fois, sous les plans, implacablement réalisés, de *l'invisible architecte ?*

LA PRINCESSE DE LAMBALLE
(D'après un dessin de Danloux)

XIV

L'HOTEL MASSA

C'était une oasis de silence. Lorsqu'en montant vers l'Etoile, on cheminait, dans le fracas des voitures, le long des gratte-ciel aux réclames indiscrètes, dans cette avenue des Champs-Elysées qui fut si belle..... sous l'Empire, et qui n'est déjà plus qu'une foire de la couture et de l'automobile, c'était soudain un grand repos, un délassement imprévu que nous réservait le passé.

A l'angle de la rue de la Boétie, au milieu des feuillages vénérables, apparaissait, jusqu'à ces temps derniers, une demeure mystérieuse, aux volets obstinément clos sous les festons des guirlandes Louis XVI, l'ancien hôtel de Richelieu, l'hôtel Massa.

Aujourd'hui, ce suprême vestige du siècle des Grâces fait place à quelque immense bazar où s'écrasera la foule ; le promeneur doit détourner son chemin ; et des ombres glorieuses, des fantômes charmants s'enfuient, offusqués.... Ces ombres, ces fantômes s'appellent Fronsac, Marescalchi, Caroline, reine de

Naples, Murat, Napoléon, Flahaut, Talleyrand, Morny, et ces Massa, en qui se résume toute l'existence du Second Empire...

Ces fantômes, songez à ce qu'ils virent passer du haut de la terrasse ombreuse : la berline royale revenant de Varennes, les défilés militaires de l'Empire, l'entrée solennelle de Marie-Louise, les bivouacs des Cosaques en 1814 et en 1815, et vingt-cinq ans plus tard, cette revanche du Captif de Sainte-Hélène, le Retour des Cendres, ce char immense qui, l'a écrit un illustre témoin, Victor Hugo, « traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée »...

Ensuite, ce sont, après les étincelants cortèges du Second Empire, les plus sombres heures de l'Année Terrible et, enfin, l'un des plus grands moments de l'Histoire, l'admirable défilé de la Victoire qui attend encore son Victor Hugo. Désormais, ce ne sera plus ici que le défilé des mannequins, les expositions de blanc, les devantures bariolées et les réclames lumineuses. Comme on conçoit que s'évanouissent les fantômes charmants, les ombres glorieuses !

Tant de souvenirs révolus, on les retrouvera en parcourant les pièces démeublées du vieil hôtel miraculeusement transporté, pierre à pierre, et reconstitué sous les ombrages de l'Observatoire (1) et

(1) On doit féliciter ici M. Bader, qui, cédant aux interventions

LE DUC DE MORNY

en lisant la précieuse étude que lui consacrait, il y a quelque vingt ans, dans le *Bulletin de la Société historique du huitième arrondissement*, notre érudit collègue, de la commission du Vieux Paris, M. Victor Perrot.

L'hôtel construit par Le Boursier en 1785, pour Thiroux de Montsange, administrateur général des Postes, et d'où l'on découvre alors les Tuileries, Chaillot, les Bonshommes, les Invalides, voici qu'en fait l'emplette, sept mois tout juste avant la prise de la Bastille, cet étourdi de Louis-Joseph-Antoine Duplessis, duc de Richelieu et de Fronsac, époux de M^lle^ de Galliffet, mais célèbre surtout pour ses aventures amoureuses.

Est-ce pas pour les beaux yeux de Fronsac que la marquise de Nesles et la comtesse de Polignac échangèrent des coups de pistolet ?

Le comte d'Artois émigre en 1790, et le duc de Richelieu le suit. Il mourra en Prusse un an plus tard. Bien national, l'hôtel a pour locataire, en 1804, le comte de Marescalchi, ambassadeur ou plutôt ministre des Relations extérieures d'Italie, car ce royaume avait deux ministres des Affaires étrangères, l'un à Milan, l'autre à Paris. C'en est fait, toute la Cour de l'Empire va se retrouver à l'ancien hôtel Montsange.

pressantes de MM. Herriot et Estaunié et au vœu de la Commission du Vieux Paris, a fait le geste nécessaire pour sauver ce bel hôtel et en faire la Maison des Gens de Lettres

L'HOTEL MASSA
(Façade rue de la Boétie)

Le *Journal de l'Empire* nous a conservé le souvenir d'une belle fête, donnée en l'honneur de l'Empereur, le mardi gras de 1809. Despréaux, l'ordonnateur des ballets, avait imaginé de représenter sur un vaste échiquier les pièces et les pions de ce noble jeu par des personnalités de la Cour impériale. C'est ainsi que les deux reines étaient Mme de Barral et la duchesse de Bassano. Les seize pions étaient figurés par seize jeunes femmes de même taille, habillées comme des momies égyptiennes ; et l'on remarquait parmi les pions, la reine de Naples, la princesse de Neufchâtel, la duchesse d'Abrantès, la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Mme Duchâtel, la duchesse de Rovigo, Mlle de Colbert, la princesse de Ponte-Corvo, la marquise de Canisy.

L'un des fous était Eugène de Montesquiou, et c'est à son propos que, dans ses spirituels *Mémoires*, Mme d'Abrantès conte un trait des plus plaisants :

« Enfin, arriva ce fameux mardi gras. Nous nous rendîmes à l'Élysée et là, nous fûmes passés en revue par le roi de Naples qui, à son gasconnement habituel, joignant l'accent italien du patois napolitain, me parut d'un bouffon incomparable.

« Nous partîmes quatre par quatre ; il n'y eut que les tours qui se rendirent, l'une portant l'autre, chez Marescalchi. Je pris dans ma voiture la comtesse Duchâtel, MM. de Montesquiou et de Canonville.

« Arrivés dans le haut de la rue du Faubourg

Saint-Honoré, mon cocher perdit la file qui suivait la voiture de la Reine et nous voilà égarés.

« Il y avait un butor qui ne connaissait que sa consigne. Nous avions beau lui parler de la Reine de Naples, il eût autant compris du grec. Enfin, M. de Montesquiou, impatienté, aperçoit un brigadier et, espérant en avoir meilleur parti, l'appelle, sort à grand'-peine sa tête de la portière et dit au brigadier avec un air aussi digne que s'il avait eu son colback : « Monsieur, voulez-vous bien faire passer cette voiture ? c'est celle du Gouverneur de Paris. »

« Le brigadier s'approche à la lueur des réverbères et des lanternes ; il distingue un chapeau pointu du plus beau bleu de ciel et tellement entouré de petits grelots d'argent que la tête de ce pauvre Eugène, que la colère faisait remuer, produisait un tintement tout à fait harmonieux, ainsi que la marotte avec laquelle il gesticulait, pour faire plus d'effet. Le brigadier le regarde, le regarde encore et, faisant tourner bride à son cheval : « Ça le gouverneur de Paris. Ah ! bien, par exemple, « veut-il m'embêter, celui-là ! »

« Ce ne fut qu'en se rejetant dans la voiture qu'Eugène de Montesquiou songea que la coiffure de fou n'était pas assez raisonnable pour faire obéir un brigadier ayant consigne. Nous rîmes beaucoup de l'aventure et nous passâmes je ne sais plus comment. »

Encore plus piquante peut-être fut la mésaventure qui advint une autre fois à l'Empereur lui-même, dans

les salons de Marescalchi. Constant, le fidèle valet de chambre de Napoléon, nous l'a contée dans ses *Souvenirs :*

« Le matin, l'Empereur m'appelle et me dit : « Constant, je me décide à danser ce soir chez l'ambas- « sadeur d'Italie ; vous porterez, dans la journée, deux « costumes complets dans l'appartement qu'il a fait « préparer pour moi. » J'obéis et, le soir, je me rendis avec Sa Majesté chez M. Marescalchi. Je l'habillai de mon mieux en domino noir et m'appliquai à le rendre tout à fait méconnaissable. Tout allait assez bien, malgré bon nombre d'observations de la part de l'Empereur sur ce qu'un déguisement a d'absurde, sur la mauvaise tournure que lui donne son domino...

« Mais quand il fut question de changer de chaus- sures, il s'y refusa absolument, malgré tout ce que je pus lui dire à cet égard. Aussi fut-il reconnu dès son entrée au bal. Il va droit à un masque, les mains derrière le dos selon son habitude. Il veut nouer une intrigue et on lui répond en l'appelant : « Sire »... Alors, désappointé, il se tourne et revient vers moi : « Vous aviez raison, Constant. On m'a reconnu. « Apportez-moi des brodequins et un autre costume. » Je lui chaussai des brodequins et le déguisai de nou- veau en lui recommandant bien de tenir ses bras pendants s'il ne voulait pas être reconnu...

« Mais, à peine entré dans son nouveau costume, Sa Majesté est accostée par une dame qui, à cause de

UN SALON DE L'HOTEL MASSA

ses mains croisées, lui dit : « Sire, vous êtes reconnu. » L'Empereur prend un troisième costume, et ensuite un quatrième. Sa Majesté quitta l'hôtel, persuadée qu'elle ne pouvait se déguiser...»

L'hôtel Massa évoque bien d'autres souvenirs plaisants ou sévères : la découverte par Alexandre Lenoir des deux *Esclaves* de Michel-Ange, relégués dans une cour ; les noces de Miss Mercy Elphinston Keith et de Charles de Flahaut, fils de Talleyrand et père de Morny ; les ravages des Cosaques, campés dans les Champs-Elysées ; le baron et la baronne Roger-Alphonse-Alfred Régnier, marquis de Massa ; enfin, ce duc de Massa, petit-fils du Grand Juge... célèbre dans le monde parisien pour les admirables orchidées qu'il cultivait à Franconville et pour ses charmantes musiques auxquelles M^me^ Rose Caron prêtait sa voix délicate et savante.

Ces vieux arbres sont tombés, ces nobles pierres fleuries ont émigré, ces souvenirs se sont évanouis dans un nuage de poudre !...

XV

DE LA PORTE MAILLOT A LA PORTE D'AUTEUIL

Les « fortifs » ont vécu. Cette enceinte qui, à en croire le colonel Charras, « se prêtait admirablement à une défense de la cité par la garde nationale », ne correspondait plus à aucune nécessité militaire.

La Ville de Paris, cette jolie femme, étouffait dans son corset d'acier. Elle a fait comme les Parisiennes : elle a rejeté son corset ; désormais, une ceinture lui suffit, une ceinture de parcs qui lui permettra de respirer plus librement.

Avant que les derniers remparts de Paris ne soient nivelés par les démolisseurs, avant que l'ancienne enceinte ne disparaisse sous la profusion des jardins, des terrains de jeux et aussi de ces immeubles après quoi soupirent tant de Parisiens, comment ne pas mettre à profit la moindre éclaircie pour aller pèleriner le long de cette zone militaire, si variée d'aspects, selon les quartiers qu'elle borde ?

Ce pèlerinage aux barrières de Paris, qui ne

voudrait l'entreprendre autour du Bois de Boulogne ? C'est le plus beau parc parisien et puis il y a déjà là quelque chose de changé.

Sur l'emplacement de ce bastion de la porte Maillot, que Detaille peignit durant l'Année Terrible, s'élevait — construction provisoire, mais d'un très heureux agencement intérieur — le *Palais de Bois*, d'Auguste Perret, l'architecte du Théâtre des Champs-Elysées... Porte Maillot... Le dernier grand souvenir que conserve cette condamnée à mort c'est celui du retour des troupes victorieuses, le 14 juillet 1919, la réception des maréchaux Foch, Joffre et Pétain. Minute inoubliable où le cœur de Paris battit à l'unisson de celui de la France. Heure suprême de l'Union sacrée, dont un grand artiste, Lucien Simon, a fixé l'émouvante solennité dans une vaste toile, que n'ignorent pas les visiteurs de Carnavalet.

Porte Maillot. Elle était connue dès 1680 sous le nom de Mahiau. En 1715, on dut démolir son fronton pour laisser passer le char qui conduisait les restes de Louis XIV, de Versailles à Saint-Denis... Plus tard, en 1750, elle fit face à la route de la Révolte, ainsi nommée parce qu'elle permit à Louis XV de se rendre à Compiègne, sans passer par Paris, où grondait l'émeute.

Porte Dauphine. Sur le chemin qui conduit de cette porte à la porte de la Muette, fut aménagée, à la fin de 1858, la Glacière municipale. « Pour

BASTION A LA PORTE MAILLOT, PENDANT LE SIÈGE DE PARIS
Aquarelle de Pils

comprendre son utilité, écrivait, en 1861, Gourdon, l'historiographe du Bois de Boulogne, il faut savoir que Paris consomme annuellement environ 6 millions de kilogrammes de glace, livrés au commerce au prix de 9, 10 et 11 centimes le kilogramme, et revendus aux consommateurs 20, 30 et 40 centimes. L'administration municipale s'est proposé un double but : empêcher le monopole d'élever le prix d'un objet dont la consommation devient de plus en plus générale et se créer une source de revenus. On a calculé que le produit net pour la Ville sera d'environ trois cent mille francs ! » Bien peu de mes collègues de la majorité seraient disposés, aujourd'hui, à lancer l'esquif de la Ville de Paris sur la mer orageuse et pleine d'embûches de l'étatisme municipal, dans le seul espoir d'assurer aux Parisiens un bénéfice de 300.000 francs, une goutte d'eau dans l'Océan...

La Muette et ses parages. Le beau domaine de la Muette, si morcelé, si détruit au cours de ces dernières années ; la Meute, ou mieux la Mute (par allusion à la mue des cerfs), cet ancien pavillon de chasse créé par le caprice cynégétique de Charles IX ; la Muette de Philibert Delorme et de la reine Margot (laquelle donna son nom à l'une des allées du Bois : Allée de la Reine-Marguerite) ; la Muette du Régent et de sa fille, la duchesse de Berry, qui alla jusqu'à faire installer un alambic dans les caves du château, pour y

distiller les eaux-de-vie enivrantes dont elle faisait ses délices... La Muette de Louis XV et de la Du Barry, la Muette de Marie-Antoinette et du dauphin...

Trois grandes innovations se rattachent à l'histoire de la Muette. C'est à la barrière de la Muette (point de départ et d'arrivée) qu'eut lieu, le 15 mai 1651, la

LE POINT-DU-JOUR
(Aquarelle de Pils)

première course française de chevaux, entre le duc de Joyeuse et le prince d'Harcourt, en tenue de jockey.

C'est à la Muette également que se fit devant le roi, en 1722, le premier essai de fusil à répétition. Un nommé Deschamps, devenu plus tard directeur des manufactures de Saint-Etienne, montra au jeune

Louis XV un fusil avec lequel on pouvait tirer quarante coups de fusil en un quart d'heure. De fait, Deschamps réussit à tirer vingt coups en cinq minutes, ce qui était un record pour l'époque.

C'est à la Muette enfin qu'eut lieu la première ascension de ballon. Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes s'élèvent en montgolfière, le 21 octobre 1783, devant Louis XVI, le duc de Chartres, Franklin et une population stupéfaite.

De la Muette au Ranelagh, il n'y a qu'un pas. On y venait danser en plein air, et Jean-Jacques Rousseau nous raconte que La Popelinière y jetait de l'argent aux paysans qui se ruaient pour le ramasser.

Un sieur Morisan obtient l'autorisation de créer un salon de danse sur la pelouse, qu'il appelle *le* Ranelagh, du nom d'un établissement similaire à Londres. Le 23 juillet 1773, Marie-Antoinette en assure le succès, en assistant à l'inauguration de la salle. Sous la Révolution, le Ranelagh devient le rendez-vous des patriotes, puis des muscadins. Après Thermidor, *les Merveilleuses*, M^me^ Tallien, M^me^ de Beauharnais, M^me^ Récamier maintiennent son élégance. Sous l'Empire, Morisan y donnera des fêtes militaires. Il mourra au bon moment, car peu de jours après sa mort, les cosaques viendront bivouaquer sur ses pelouses, et ses salons seront convertis en écurie, en hôpital et en « salles de correction ».

En 1818, le Ranelagh est reconstruit, mais on n'y

rencontre plus que des lorettes, ce qui n'empêche pas Amédée Achard d'écrire en 1867 : « Que ce nom a fait battre de cœurs ! Quels souvenirs n'a-t-il pas laissés dans la jeunesse dorée de la Restauration et de la

CHEMIN DE RONDE DE PASSY A AUTEUIL
sous Louis-Philippe

royauté de juillet ! La valse y était en permanence et, parmi les plus illustres lionnes de Paris (car à cette époque il y avait des lionnes, grands'mères des biches d'aujourd'hui), la plupart avaient pris leur grade dans

les salons du Ranelagh. Et il fallait voir comme les princes russes et les fashionables d'alors, pères des petits crevés d'aujourd'hui, rôdaient autour d'elles ! »

C'était au Bois de Boulogne comme un autre Jardin Mabille, mais un Jardin Mabille plus aristocratique, on n'y arrivait qu'en voiture et jamais la galanterie ne s'y présentait en omnibus.

Aujourd'hui, le Ranelagh n'est plus qu'une promenade ! les pierres en ont été dispersées. Que sont devenues les Palmyre et les Paméla, les Mathilde et les Olympe qui si longtemps y promenèrent leurs robes blanches et leurs sourires ?

Mare d'Auteuil. Actuellement englobée par l'agrandissement du Champ de Courses. Mare d'Auteuil, où la poudre parla si souvent, où coula tant de sang, vous ne verrez plus jamais aucun de ces duels politiques, littéraires ou privés, dont s'entretenait le Tout-Paris de la monarchie de juillet ou du Second Empire... Pour le Jardin fleuriste, la Ville de Paris n'a pas songé à revendiquer ces emplacements de la zone militaire, où commençait pourtant le Jardin fleuriste de Louis XV, dont le fleuriste municipal occupe aujourd'hui encore une partie. Porte d'Auteuil, le terrain vaut cher et les temps sont durs...

Et puis, les riverains du Bois de Boulogne, ce *bouquet de Paris*, ne sont-ils pas des privilégiés ?...

ENVIRONS DE LA PORTE MAILLOT EN 1870
(Aquarelle de Pils)

XVI

SUR LES FORTIFS

« Vu d'en haut, c'est une réunion de cabanes à lapins où logent des chrétiens. Vu de près, c'est douteux. C'est une ville dans une ville, c'est le peuple égaré au milieu d'un autre peuple... C'est la capitale de la misère, se fourvoyant au milieu de la contrée du luxe... »

Ces lignes de Privat d'Anglemont, écrites il y a plus d'un demi-siècle, sont encore d'actualité. Encore, pas pour bien longtemps. Les « villas de chiffonniers » dépeintes par l'auteur de *Paris-Anecdotes* n'existent plus guère qu'aux environs de la porte d'Orléans et de la porte de Vincennes. Mais elles sont condamnées ainsi que les fortifications qu'on achève chaque jour de niveler. Dans quelques mois, c'en sera fini de ces étonnants villages nègres, comparables vraiment aux étranges cités tziganes qui se nichent à Constantinople, aux abords de l'Amirauté et dans les vieux remparts byzantins, non loin de la porte d'Andrinople.

C'est l'ultime Cour des Miracles, ce sont les

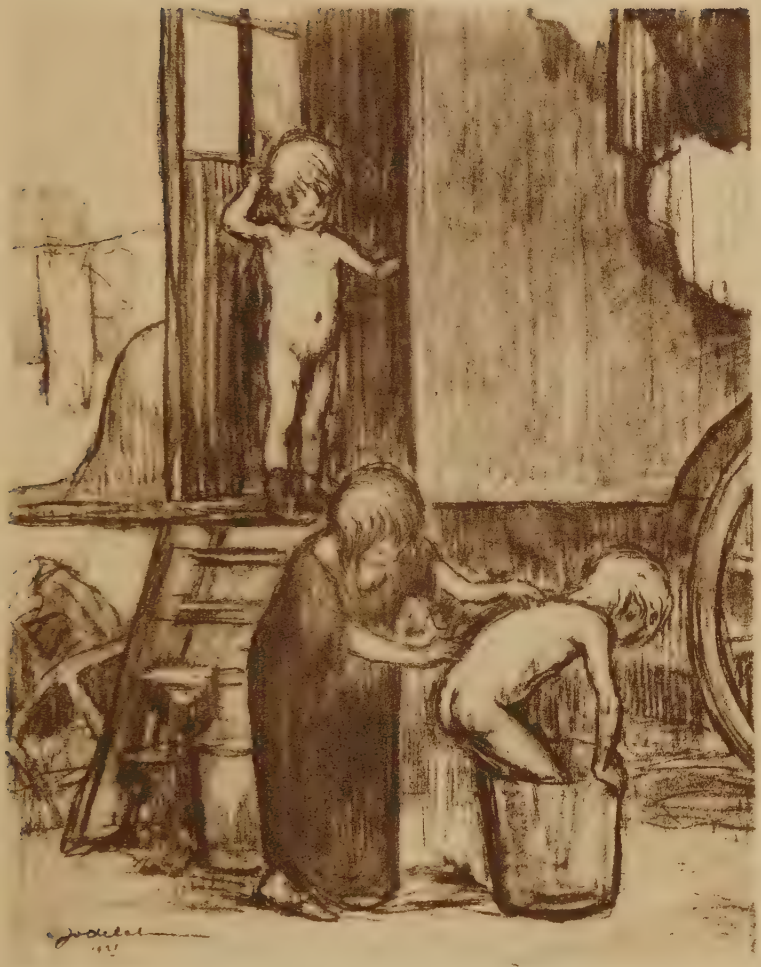
suprêmes îlots de ce monde interlope et sinistre, décrit par Eugène Süe dans les *Mystères de Paris* et par Victor Hugo dans les *Misérables*.

L'élégant Gavarni fut tenté jadis par le pittoresque de ces bas-fonds, et je suis peu surpris qu'un émule de Bernard Naudin, le bon dessinateur Jodelet, se soit fait le dernier historiographe de ces derniers vestiges, de ces derniers représentants d'un monde qui s'écroule.

Pour mes promenades le long de ce qui reste de la zone, je ne pouvais souhaiter meilleur *cicerone* qu'Emmanuel Jodelet. A force de travailler là, de croquer tel intérieur de roulotte ou telle frimousse de fillette, il est connu de chacun, et il sait aussi ne point s'égarer dans le dédale des bizarres ruelles, tapissées de boîtes d'essence et de papier goudronné, bordées de cocasses maisons, sur lesquelles se balancent parfois un écriteau portant cette inscription d'un autre âge : « *A vendre ou à louer.* »

Cette mégère, qui élève des chiens, pour lui s'humanise ; cette tireuse de cartes, digne de tenter Goya, sourit. Concert champêtre : tandis que l'homme prend un bain de pieds, la femme, une belle blonde qui a la chevelure d'Yseult (il faut aller sur les fortifs pour trouver maintenant une telle chevelure), la femme joue du violon, un vieux violon éraillé déniché dans quelque boîte à ordures.

Car, c'est un fait. Tout ce monde, qui est souvent



LA TOILETTE
(Dessin de Jodelet)

propriétaire, propriétaire d'une roulotte sans roues, reposant sur quatre vieilles lessiveuses (la lessiveuse est très demandée dans ces villages nègres), tout ce monde semble habillé avec les hardes qu'au petit jour, avant le passage des boueux, chiffonniers et chiffonnières viennent recueillir devant les portes des immeubles les plus modestes.

Les enfants, eux, grâce et allégresse de ces sombres villages, les enfants, si jolis sous leur masque de crasse, sont le plus souvent presque nus. Il faut les voir, par une belle journée d'été, dormir pêle-mêle avec les chiens pelés qui gardent le pauvre logis. Durant ce temps, papa et maman exercent le long des berges d'invraisemblables industries, et les grandes sœurs, hélas ! jouent aux nymphes bocagères dans les parages verdissants de la porte de Montreuil.

On ne peut imaginer quel rayonnement met ici l'enfance. On songe aux charmantes peintures d'un Victor Hugo, interrompant les scènes tragiques de *Quatre-vingt-treize* et dans les *Misérables* les sinistres complots de Thénardier, pour baigner d'un rayon de lumière les grâces innocentes de l'enfance.

Ces barrières qui s'effondrent sont pleines de souvenirs. Souvenirs héroïques, souvenirs tragiques. La porte d'Italie en évoque un grand nombre. C'est par la barrière d'Italie (alors, l'ancienne barrière de Ledoux) que, le soir du 20 mars 1815, Napoléon rentra dans Paris, au moment où Louis XVIII en

sortait par la barrière de Clichy. Là fut tué, au cours des lugubres journées de 1848, le général Bréa, et là furent exécutés ses meurtriers.

Non loin s'élevait la barrière Croulebarbe, située vers le milieu de l'ancien boulevard des Gobe-

LES BOUQUETIÈRES
(Dessin de Jodelet)

lins, à l'endroit même où la Bièvre faisait son entrée dans Paris. Cette barrière Croulebarbe était bien ignorée quand, le 25 mai 1827, un drame sanglant vint en révéler l'existence aux Parisiens.

Un jeune homme, Honoré Ulbach, garçon de salle chez un marchand de vin de la barrière d'Italie, était follement épris d'une jeune servante, honnête et jolie, surnommée « la bergère d'Ivry ». On appelait ainsi Aimée Millot, parce qu'on la rencontrait souvent entourée d'un petit troupeau de chèvres qu'elle gardait. Il lui arrivait même souvent de le garder en compagnie d'Ulbach.

Mais, sur les conseils de sa maîtresse, peu tendre pour Ulbach, la bergère s'en fut un matin rendre à Honoré les présents de fiançailles qu'il lui avait offerts : une *pointe* rose, deux oranges et une bouteille de cassis !... L'amoureux éconduit tomba dans la plus noire mélancolie, négligea son service et fut congédié par son patron.

Désespéré, il retourna vers la barrière pour tenter de regagner la jeune fille. Ses supplications à la fois tendres et menaçantes ne réussirent qu'à effrayer la bergère, qui, docile aux conseils de sa maîtresse, persista à repousser Ulbach. Alors celui-ci vit rouge et tua son amie de cinq coups de couteau en pleine poitrine. Honoré fut condamné à mort et exécuté.

La porte d'Ivry, encore debout et dont les parages sont aussi curieux à visiter que ceux de la porte de Vincennes, n'a pas beaucoup changé depuis quatre-vingts ans. « Elle avait, écrit Alfred Delvau, une physionomie bien tranchée, à faire croire

LE BAISER DE LA MAMAN

(Dessin de Jodelet)

qu'elle n'appartenait en aucune façon au Paris qui l'avait accaparée. C'était le jour et la nuit, la soie et la bure, les bottines vernies et les sabots, la lavande et l'eau du ruisseau... C'est un pays d'où l'on vient mais où l'on ne va pas, et les habitants de ce pays-là ne s'occupent pas plus des autres pays, c'est-à-dire des autres quartiers, qu'ils ne s'occupent des Samoyèdes ou des Patagons. Ils ont leurs mœurs à part, leur besogne à part, leurs peines à part, à part aussi leurs plaisirs. Au delà de la barrière des Deux-Moulins, sont des rues bordées de maisons basses bâties comme pour l'amour de Dieu, avec un peu de plâtre et beaucoup de boue ; cela ressemble plus à des rabouillères, à des huttes de Lapons qu'à des habitations de civilisés. »

Il en est temps encore ; profitez de la belle saison pour gagner la porte d'Ivry ou la porte de Vincennes. Vous ne regretterez pas votre voyage et vous pourrez juger à quel point est encore actuel ce tableau d'Alfred Delvau, le chroniqueur des *Barrières de Paris-Actuel,* mais, je le répète, pour bien peu de jours ! C'en sera bientôt fini de tout ce pittoresque... Pour une fois, ne nous en plaignons pas.

XVII

AU JARDIN D'ACCLIMATATION

« C'était, dans les allées du Jardin d'Acclimatation, une élégante procession et comme une sortie de l'arche de Noé ; les bêtes portaient les enfants que suivaient les parents très fiers et les vieillards attendris un peu plus que de raison..... L'éléphant promenait une noce d'un air indifférent, énorme, avec de la mousse sur ses cuisses et une piquante vivacité dans son petit œil. Le chameau aussi travaillait. L'un deux, surtout, une sorte de guerrier, avec ses longs poils gris de lin, et bien ramassé, ballottait comme une guenille malsaine le petit bourgeois accroché entre ses bosses.... »

Cette « élégante procession », cette « sortie de l'arche de Noé », que nous peignit avec attendrissement Maurice Barrès, voisin immédiat du Jardin d'Acclimatation, bientôt nous ne les verrons plus. Le Jardin d'Acclimatation se meurt, le Jardin d'Acclimatation est condamné.

Par les crépuscules d'automne, si voilés, si

émouvants, je ne connais pas de promenade plus mélancolique. Barrès nous a montré « les bêtes frissonnant d'angoisse de perdre le soleil. » Et nous aussi, à notre tour, devant ces serres vouées à l'abandon, ces bâtiments dégradés aux vitres absentes, ces pigeonniers en ruine, ces bassins transformés en mares bourbeuses, ces gazons étiques, ces humides paysages nordiques ou détonent les flamants roses et les ibis, et ou grelottent d'infortunés animaux, nous « frissonnons d'angoisse à l'idée de perdre ce jardin ».

Il était si beau, ce jardin, si beau encore avant la guerre, avec ses vastes serres bien aménagées, ses corbeilles merveilleusement fleuries, ses volières où chantaient les plus beaux oiseaux du monde, sa singerie où régnaient hamadryas et cynocéphales sacrés, son admirable collection d'aras multicolores, son écurie zoologique, sa poulerie, sa bergerie, et aussi ses exhibitions de tribus sauvages, de peuplades pittoresques et curieuses. Exhibitions qui firent, jadis, il y a trente ou quarante ans, courir tout Paris, avec les Nubiens se livrant à mille fantasias sur leurs dromadaires aux larges selles rouges, les Esquimaux et les Lapons chez qui, nous apprend l'*Illustration* du 23 novembre 1878, « il n'y a point d'illettrés, tout le monde sachant au moins lire », les Gauchos, les Zoulous, que rendait si tristement célèbres la fin tragique du malheureux Prince Impérial ; les

PROMENADE AU JARDIN DE LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION, par Bertall.

Le paon.

La paonne apprivoisée.

Les biches.

Le mouton à laine riche.

Le loup.

Le renard.

Fuégiens qui nous reportaient aux premiers âges de l'humanité (chez ces sauvages, prétend Leibnitz, lorsque la femme donne le jour à un enfant, l'homme se couche, pousse de douloureuses clameurs et reçoit de tout le voisinage des témoignages de sympathie

LE JARDIN D'ACCLIMATATION (SOCIÉTÉ PACIFIQUE).

apitoyée) ; les Caraïbes, chez qui les jeunes filles portent une épine de mimosa, fixée à la lèvre inférieure, épine que, seul, l'époux aura le droit de retirer ; les Cinghalais, aux corps de bronze antique, conduisant de vieux éléphants savants et malins, qui excellaient à râfler, aux mains de la puérile assistance, madeleines, brioches et croissants....

LE PALMARIUM SOUS LE SECOND EMPIRE

Tout cela n'est plus qu'un lointain souvenir... Cela se perd dans la nuit des temps, comme d'ailleurs l'histoire de ce Jardin condamné, et de sa création. En effet, cette institution n'est plus toute jeune. Elle date du début du Second Empire. Elle me paraît si oubliée du grand public, qu'il ne me semble pas inutile de l'évoquer.

Fondée à Paris le 10 mai 1854, la Société d'Acclimatation se proposa de former un établissement spécial, où elle pourrait introduire et élever les animaux qui sont de quelque utilité à l'homme. Quatre millle actions, représentant un capital d'un million, furent émises et promptement souscrites. La Ville de Paris intervint comme propriétaire du bois de Boulogne, et céda à la Société, un espace de vingt hectares, moyennant (âges héroïques!) un bail de mille francs, mais à la condition que, dans quarante ans, les terrains lui feraient retour, avec les bâtiments qui y auraient été construits. On se mit à l'œuvre. Sous l'habile inpulsion d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, les travaux avancèrent promptement, et le 9 octobre 1860, le jardin put être ouvert au public. Il obtint dès le premier jour, un succès qui ne fit longtemps que s'accroître.

Cinq ans plus tard, l'administration du Jardin d'Acclimatation, se vit réduite à la douloureuse nécessité de faire abattre trente-cinq de ses hôtes les plus beaux. Le typhus, importé d'Angleterre, avait attaqué

L'AQUARIUM

plusieurs animaux. Il fallut faire la part du feu. Des yaks, des taureaux de Durham, deux aurochs furent condamnés et mis à mort...

Maxime Du Camp nous a laissé une amusante description du Jardin d'Acclimation en 1867. Peinture exotique, telle qu'en pouvait signer un voyageur à son retour d'Egypte. « Un sable fin s'étend sous les pieds, l'eau murmure, les oiseaux des tropiques font entendre leurs chants plaintifs, des arbres étrangers étalent leurs larges feuilles qui regrettent le soleil de l'Amérique méridionale ; avec un peu de bon vouloir et en fermant à demi les yeux, on peut se croire transporté tout à coup sous les latitudes lointaines, dans les pays rêvés, que visitent les fées et que parcourent les enchanteurs ...»

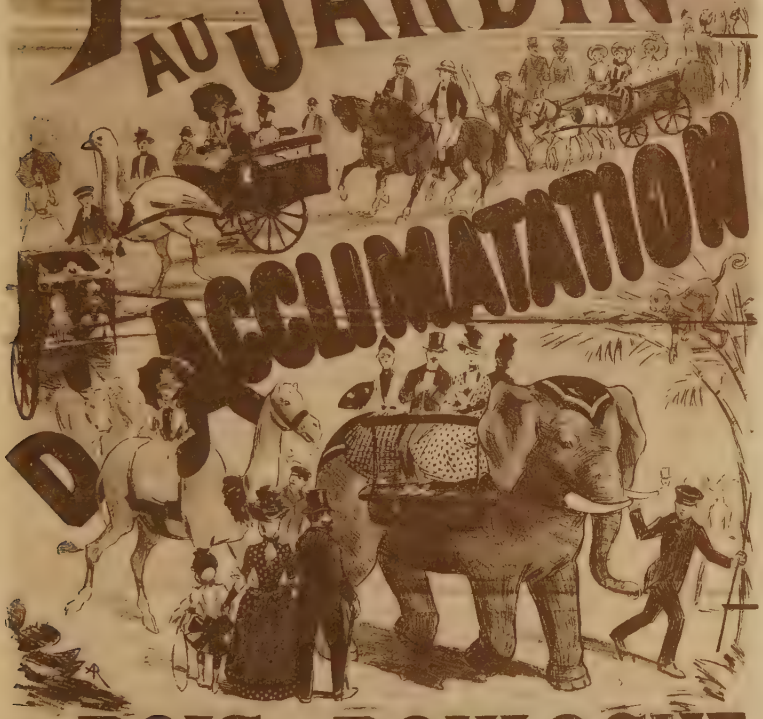
Que nous sommes loin, aujourd'hui, de ce tableau flatteur !

Méfiez-vous des autruches, nous dit Maxime Du Camp. « On sait que la voracité de l'autruche et ses facultés digestives sont extrordinaires ».

Un brave soldat, qui portait fièrement sur sa poitrine, la médaille d'Italie et la croix d'honneur, s'était un jour arrêté devant les autruches ; il racontait à un jeune conscrit « qu'en Afrique, il avait vu tuer et manger beaucoup d'oiseaux pareils, dont les femmes se font des chapeaux quand elles sont très riches, parce que ça coûte fort cher et qu'il n'y a guère que les dames de généraux qui puissent

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

UNE PROMENADE AU JARDIN D'ACCLIMATATION



du BOIS de BOULOGNE

Descendre a la Station de la PORTE MAILLOT

en avoir. » Le conscrit écoutait religieusement son ancien. L'autruche avança la tête, happa la croix du vieux brave, l'avala et continua paisiblement sa promenade. Le soldat n'en croyait pas ses yeux ; il se rendit à l'Administration et demanda au « supérieur de l'autruche » qu'on la forçât de lui rendre la croix qu'elle lui avait volée. On ne put faire droit à sa requête.

Les deux dernières guerres furent fatales au Jardin d'Acclimatation. En 1870-71, pendant le siège, les hôtes du Jardin Zoologique alimentèrent la table des gourmets. Les Parisiens n'ont pas perdu le souvenir du grand panneau colorié, qui faisait l'honneur d'une boucherie anglaise, située à l'angle du faubourg Saint-Honoré et de l'avenue de Friedland. Sur ce panneau était peint le plus bel éléphant du jardin, immolé par le patron de la boucherie pour nourrir son élégante clientèle... Il y avait alors, dans la jungle du Bois de Boulogne, des chasses auprès de quoi pâlit celle du léopard, de date plus récente.

La Grande Guerre a consommé l'agonie de ce Jardin d'Acclimatation, si cher à la foule enfantine qui s'y ébattait sous le consulat du Maréchal de Mac-Mahon et de M. Grévy... Le Jardin d'Acclimatation ne sera bientôt plus qu'un coin de bois, un coin quelconque. Chaque soir, au coucher du soleil, les bêtes en cage n'y reprendront plus, comme l'écrivait

Maurice Barrès, « leur éternelle songerie sur l'incertitude où elles sont de dîner le lendemain »..... incertitude qui, par les temps que nous vivons, ne paraît pas si déraisonnable !

C'est tout de même un peu de la beauté de Paris qui s'en va.

XVIII

LE TEMPLE DE L'AMOUR... OU DE LA RÉSERVE

Les deux îles de Puteaux et du Pont-de-Neuilly vont être réunies. Mesure nécessaire, mais qui menace une construction légère et charmante : le Temple de la Réserve... ou de l'Amour (songez au sonnet d'Arvers, et vous conviendrez que l'un n'exclut pas toujours l'autre), temple de marbre blanc qu'en 1821 le duc d'Orléans, plus tard le roi Louis-Philippe, érigea dans cette île du Pont-de-Neuilly, appelée alors île d'Amour. (Pourquoi diable l'avoir débaptisée et ne lui pas laisser ce nom qui n'a pas fini de plaire ?)

Consultée, la commission du Vieux Paris a demandé que le Temple de l'Amour reprît le chemin du parc Monceau, de la Folie-Monceau, où l'édifia Carmontelle. Vœu raisonnable qui ne paraissait pas devoir rencontrer d'obstacles. De l'ancienne Folie-Monceau, nous avions déjà la gracieuse Naumachie, sauvée par Philippe d'Orléans. Voici qu'on allait nous rendre le temple de marbre blanc. Tout était pour le

mieux. Il ne manquait que l'approbation de l'Etat. Elle n'est point prête, hélas ! d'intervenir.

Avec ce Temple d'Amour qui nous revient et qui nous échappe... voilà le parc Monceau tout à fait « d'actualité. » En quitttant ses aimables ombrages, ses pierres moussues, ses anciennes colonnades, ses

JARDIN DE MOUSSEAUX
Vue du pont qui conduit à la tour du Gouverneur (Peinture de Mongin)

eaux dormantes, ne manquons pas de feuilleter les chers et vieux souvenirs, et tout d'abord le très beau livre de Carmontelle sur le *Jardin de Monceau*.

Quelle plaisante figure, que ce Carmontelle,

La NAUMACHIE de MOUSSEAUX

The NAUMACHIA of MOUSSEAUX. | Die NAUMACHIE zu MOUSSEAUX

qu'évoquait récemment, avec bien de l'esprit, dans ses *Trois amuseurs d'autrefois*, M. A. Augustin Thierry. Issu d'une obscure lignée d'égrappeurs de vignes, au pays de Mirepoix, Louis Carrogis fut apprenti savetier avant de devenir, sous le nom de M. de Carmontelle, amuseur attiré du duc d'Orléans et du duc de Chartres, écrivain spirituel dont les *Proverbes* inspireront Musset, peintre exquis et ironique de toute une époque (ses portraits de Chantilly sont justement réputés), et enfin, architecte paysagiste. C'est à lui que l'on doit le plan grandiose et charmant de la « Folie de Chartres » : vastes boulingrins, parterres fleuris, bocages discrets, cabinets de verdure, rocailles en décor, pièces d'eau, Naumachie.

Ce beau fils de Gascogne, cet heureux homme, joyeux, étincelant, entreprenant, rusé comme tous les gens de son terroir, ce Carmontelle, qui força la fortune, voici qu'il nous a laissé, outre d'épais ombrages, un recueil magnifique, illustré d'admirables gravures, où revit le Monceau de jadis. Regardez. Voici le Pavillon Bleu, le Pavillon Jaune, le Pavillon Chinois, le Pavillon Blanc, la Grotte où le prince donne à souper, le jardin fleuriste, la pompe à feu, les ruines du Temple de Mars, la rivière, la petite île, le hameau, comme à Trianon, le moulin à vent, la maison du Meunier, la Laiterie, dont les seaux sont en porcelaine, la montagne sur le sommet de laquelle, dès 1788, le *Guide des étrangers* signalait (ceci pour les fervents

LA FOLIE MONCEAU
Peinture

du pré-romantisme) « un petit pavillon dans le genre gothique » ; la pyramide, qui existe encore ; la vigne italienne, couronnée d'une statue de Bacchus; la Naumachie, dont la colonnade provient de Notre-Dame de la Rotonde, à Saint-Denis ; le jeu de bague chinois, la tente tartare ; enfin, le temple de marbre blanc : « une rotonde sans calotte, composée de douze colonnes corinthiennes, entre lesquelles, sont des bancs de marbre ; un autel, placé au milieu, sert de piédestal à une petite statue antique représentant une des compagnes d'Ulysse, lorsqu'il était chez Lycomède. »

C'est ce temple de marbre blanc, qu'on voudrait voir revenir à Monceau. La chronique de l'endroit raconte, sur ce Temple de la Réserve... ou de l'Amour, toute une suite d'histoires « qui apprennent à pécher ». Voici la plus austère et non la moins plaisante. Dans le petit bois « agreste », qui entourait le temple de marbre, Mme de Genlis se promenait souvent avec ses élèves croyant herboriser. Un jour, comme elle expliquait un chapitre de Linné, ses élèves virent se glisser dans un coin du jardin une sorte de botaniste, que la jeune troupe avait surpris, et qui s'enfuit tout effarouché avec les herbes qu'il avait cueillies.

Si prompte qu'eût été sa fuite on l'avait reconnu. Le lendemain matin, à la place de la brèche par où s'était glissé l'indiscret, une petite porte était aménagée et la clef envoyée au visiteur avec permission de se

VUE
Du Temple de Marbre blanc.
Parc du roi Q

promener, sans craindre les surprises. Ce botaniste privilégié, c'était Jean-Jacques.

Peu de temps après, Monceau dictait à l'abbé Delille son poème des *Jardins :*

> J'en atteste, ô Monceau, tes jardins toujours verts !
> Là, des arbres absents les tiges limitées,
> Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
> Tout vous charme à la fois ; là, bravant les saisons,
> La rose apprend à naître au milieu des glaçons,
> Et les temps, les climats, vaincus par des prodiges,
> Semblent de la féerie épuiser les prestiges...

Les mauvais jours venus, Philippe-Egalité décapité, la Convention s'empare de la Folie de Chartres, et y crée divers établissements publics. Napoléon en gratifie l'archi-chancelier Cambacérès. Louis XVIII restitue Monceau à la famille d'Orléans, et vers ce temps, Louis-Philippe transporte dans l'île d'Amour le Temple de la Réserve. Louis-Philippe, d'ailleurs, se plaît fort à Monceau... Devenu roi, il ne cessa de s'intéresser à son jardin favori. Il avait placé là un de ces jardiniers comme on n'en voit plus, un de ces vieux grognards de l'horticulture, pour qui tout disparaît en dehors de leurs plantes ; le père Schoën, honnête Alsacien, avait auprès du roi son franc parler, et souvent il fallait que Sa Majesté cédât à la vieille moustache grise du jardinier... Schoën avait concentré toute son affection sur trois points : le roi, son brûle-gueule et ses plantes.

— Devant moi, passe encore, disait Louis-

VUE
de la Ferme,
Prise du point D. auprès du Cabaret.

Philippe, mais fumer ainsi devant la reine et les princesses !

— Sire, répondait Schoën, c'est plus fort que moi. Si Votre Majesté est mécontente de mon service, qu'elle me fasse donner mon compte. J'en mourrai peut-être de chagrin, mais ce sera ma pipe entre les dents.

Le roi souriait... et pardonnait.

J'ai comme une idée que l'ombre de ce bon roi ne sera pas fâchée qu'on lui sauve son cher Temple de la Réserve... ou de l'Amour.

LE TEMPLE DE L'AMOUR

TABLE DES CHAPITRES

		Pages
PRÉFACE		I
I.	L'Hôtel de Rohan	1
II.	L'Ave Maria	9
III.	Chez Sully	19
IV.	L'Hôtel de La Vieuville	27
V.	L'Hôtel Lamoignon était menacé	35
VI.	Autour de la Samaritaine	45
VII.	Le Pont de la Tournelle	53
VIII.	La Cour du Dragon	61
IX.	La Rue Matignon est ouverte	71
X.	Le Boulevard	81
XI.	La « Maison Maudite »	91
XII.	Au Cygne rouge — Au Soleil d'or	101
XIII.	Le Martyre de la rue Berton	107
XIV.	L'Hôtel Massa	117
XV.	De la porte Maillot à la porte d'Auteuil	127
XVI.	Sur les fortifs	137
XVII.	Au Jardin d'Acclimatation	145
XVIII.	Le Temple de l'Amour... ou de la Réserve.	157

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-QUATRE JANVIER
MIL NEUF CENT VINGT-NEUF
PAR LES ÉTABLISSEMENTS
FAC, A COGNAC (CHARENTE)
POUR LES ÉDITIONS G. CRÈS
ET C^ie^. PHOTOS BUFFOTOT,